

# LA GUERRE ILLUSTRÉE

(Du 5 au 11 février: 16 pages de texte et de photographies)

SEPTIÈME ANNÉE. — N° 1916.

LE NUMÉRO: 10 CENTIMES. — ÉTRANGER: 20 CENTIMES

Dimanche 13 février 1916.

## EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1<sup>er</sup> ou du 16 de chaque mois)  
Paris: Un An: 35 fr. - 6 Mois: 18 fr. - 3 Mois: 10 fr.  
Étranger: Un An: 70 fr. - 6 Mois: 36 fr. - 3 Mois: 20 fr.  
S'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.  
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLEON)

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance  
à L'ADMINISTRATEUR D'Excelsior  
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS  
Téléph. WAGRAM 57-44, 57-45  
Adresse télégraphique: EXCEL-PARIS



LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE (X) DESCEND D'UNE PLATE-FORME TRAINÉE PAR DES MULETS



M. POINCARÉ (1) ET LE G<sup>ÉN</sup> ROQUES (2) VIENNENT DE VISITER NOS PREMIÈRES LIGNES

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE EN WOËVRE. — Nous avons relaté le récent voyage du président de la République en Woëvre. Après avoir parcouru la région fortifiée de Toul, M. Poincaré visita les organisations défensives de la Woëvre, en compagnie du général Roques, commandant d'armée. Une plate-forme sur rails, trainée par des mulets, transporta le chef de l'Etat aux premières lignes.

Ayuntamiento de Madrid



## La conquête du fer pour la domination du monde

Combien de fois n'avez-vous pas dit, ou entendu dire, depuis dix-huit mois : « Pourquoi l'Allemagne a-t-elle déchaîné, voulu, imposé cette guerre ? Elle croyait la victoire certaine, assurément. Mais elle savait que, même prompte et décisive, la victoire lui coûterait cher. Pourquoi n'a-t-elle pas poursuivi la conquête pacifique si bien commencée ? Elle n'attendait notre marché. Elle tenait une partie de notre industrie et de notre commerce. Invasion lente, mais sûre. Pourquoi cette guerre ? »

Pourquoi ?... Mais, parce que l'Allemagne avait besoin de la guerre. Parce que l'industrie allemande ne pouvait plus se soutenir sans la guerre, non plus que l'Allemagne sans son industrie. Voilà la vérité. M. F. Engerand la démontre, avec des chiffres irréfutables et une force d'argumentation invincible, dans son livre, *Les frontières lorraines et la force allemande*.

\*\*\*

Premier acte. — ... 1814. Napoléon est à l'île d'Elbe. Toute l'Europe se rue à la curée. La Prusse n'est pas la moins avide, mais elle est aussi la plus avisée. Le fer lui manque. Mais elle sait qu'il en existe de vastes gisements dans le nord de la Lorraine, dans le bassin moyen de la Sarre. Et donc, au traité de Vienne, la Prusse se fait céder les cantons d'Ottweiler, Arneval et Lebach. Le croirait-on ? Elle fait un marché de dupe. Elle a conclu trop vite. Mais son service de renseignements est si bien organisé, — déjà — qu'elle s'en aperçoit vite et cherche une revanche. Waterloo la lui donne trop prompte, et trop complète, hélas ! Le deuxième traité de Paris (20 novembre 1815), corrige la frontière. La ligne descend la Blies, puis la Sarre, laissant la rive droite à la Prusse. Mais, en approchant de Sarrebrück, elle s'écarte de la rivière, et découpe, en plein sol français, un angle saillant, en zigzags de 45 kilomètres, qu'aucune considération politique ni militaire ne justifie. Oui, seulement cette parcelle inoffensive renferme Sarrebrück, Geislautern, Sarrelouis, Sulzbach, etc., c'est-à-dire les trois quarts — et les meilleures — de la région minière.

Deuxième acte... — La Prusse s'est mise à l'œuvre, avec son activité et sa ténacité coutumières. En 1815, le bassin produisait à peine 400.000 tonnes de houille. En 1870, il en donnait près de 3 millions. C'était déjà bien. Mais qu'est le combustible sans le minerai ? La matière première manquait. A peine un petit million de tonnes de fonte !... Et le minerai était là, abondant, excellent, tout près, sous la main, en France...

Et voici Paris pris et la France obligée de traiter. En février 1871, Bismarck réclame l'Alsace, la Lorraine, Metz, Nancy, Belfort et 6 milliards, tout simplement, bien décidé, en fait, à lâcher Belfort, et même Metz, dont il ne se soucie guère. Chance suprême !... Il a affaire à Jules Favre, dont le cerveau ni les nerfs n'ont pu résister à cette terrible crise, et à Thiers, de tête plus solide, mais fasciné par Belfort, et désireux d'apporter, le plus tôt qu'il pourra, à l'Assemblée, le moins désastreux traité possible.

Bismarck découvre tout de suite le faible de l'adversaire. Il l'effraie et le caresse à la fois. Aux préliminaires du 26 février, il cède Belfort, sauf à préciser le tracé de la frontière, en Lorraine comme en Franche-Comté, dans l'acte définitif. Au mois de mai, en accordant, d'un geste magnifique, Belfort et sa périphérie, il demande une légère rectification en Lorraine : une mince bande de 1.500 hectares, et 12 petites communes, entre Briey et Longwy — 7.000 Français perdus d'un côté, mais 27.000 gagnés de l'autre !... Avec Audon, Knutange, Aumetz, Fontoy, Redange, etc., l'Allemagne enlevait toute la moitié orientale du bassin, 49 concessions classées, et plusieurs centaines repérées. D'ailleurs, et pour établir tout de suite l'importance de la conquête, sur les 28.607.000 tonnes de minerai que l'empire allemand tout entier produisait en 1913, 21.136.000 provenaient des seuls gisements de Lorraine, annexés en 1871.

\*\*\*

Et voici la troisième étape... — 21.136.000 tonnes de minerai !... Eh bien ! C'est encore un mauvais marché, car, si ces 21 millions représentent un gisement de 2 milliards de tonnes, on évalue à 3 milliards ce qui est resté en France. Un peu moins de hâte, un peu plus de renseignements, une autre bande de 1.500 à 2.000 hectares, et ces 3 milliards, ce fonds inépuisable, passaient à l'Allemagne !... Mais, comme la Prusse en 1815, l'Allemagne se met au travail, ardemment, fiévreusement.

Il est juste de dire qu'on ne vit jamais si grand essort en si peu de temps. Le commerce de l'Allemagne s'est accru de 500

pour cent. Mais cette prodigieuse industrie n'a pas assez de matières premières, puisqu'en 1913, elle doit importer 14 millions de tonnes encore. Où les prendre ? Eh ! En France ! En France, qui regorge de fer, et qui ne sait s'en servir. Sur 339 mines concédées par l'Etat, 108 à peine sont exploitées, et fort mal. Quelle pitié ! Quelle revanche pour la Kultur du Peuple élu et roi ! L'Allemagne a besoin de fer à tout prix et par tout moyen ; du fer, ou la ruine !

Pour asseoir cette toute puissance militaire et industrielle, chez elle inséparables, l'Allemagne cherche du fer partout. En Espagne, en Suède, en Algérie (Ouenza), au Maroc (c'est une des causes du Coup d'Agadir), et, plus que partout, en France. L'imprévoyance, la légèreté, etc., on a bien le droit de dire l'excès de candeur ou de confiance du gouvernement français, et des Chambres, lui permettent de s'installer en Bretagne, en Normandie, en Lorraine. M. Laur — dont certains se sont beaucoup moqués, et qui aura été, sans doute, l'un des visionnaires les plus clairvoyants de ce temps — écrivait en septembre 1911 : « L'Allemagne fait la chasse en règle de tous nos minerais. Notre conviction profonde est que ce sera, peut-être, pour une question de mine-rai, qu'elle sortira un jour son épée du fourreau... » Mais on ne voulait rien voir ni entendre — et l'Allemagne payait si bien ! — et l'on s'endormait au ronron de phrases creuses !

La guerre n'était pas déclarée depuis une heure, que les troupes allemandes se saisissaient des gisements et usines de Villerupt, Briey et Homécourt. L'Allemagne les exploite depuis dix-huit mois avec une intensité forcée (comme elle fait des charbonnages du Nord qui lui permettent de payer et de tenir les neutres). C'est de Lorraine qu'elle tire les millions de tonnes de fer, transformées aussitôt, et sur place, en obus de fonte grise, de fonte d'acier, d'acier étiré, etc., etc.

C'est du fer français qu'elle lance à la face des soldats français. C'est ce fer qui lui permet de lutter et d'espérer vaincre. Le *Mémoire* adressé au chancelier, en mai 1915, par l'Union des Associations industrielles et agricoles d'Allemagne, déclare nettement : « Le fer de Lorraine couvre en ce moment 60 à 80 0/0 de la fabrication du fer brut et de l'acier. Si la production en était troublée, la guerre serait quasiment perdue. » Et le docteur Schumacher, de Bonn, s'écrie : « Nous ne pourrions pas poursuivre la guerre, si nous n'avions pas la richesse du sol français. »

Ch. Dambrus.

## Ce que l'on dit

### En attendant...

L'autre jour, dans une réunion qui avait lieu pour organiser un comité destiné à envoyer des secours et des provisions aux prisonniers originaires d'une grande ville du Nord, l'un des hommes qui connaissent le mieux la question et ont visité à plusieurs reprises nos prisonniers en Allemagne, prononçait ces gracieuses paroles :

— Il faut envoyer tout ce que vous pourrez, surtout du pain. C'est pour vos enfants, captifs là-bas, une question de vie ou de mort. La nourriture qu'on leur donne est déjà insuffisante ; avec le resserrement du blocus dont l'Allemagne est menacée, leur condition ne peut qu'empirer.

Certes, il faut envoyer du pain à nos soldats captifs, et personne ne manquera à ce devoir ! Mais il faut aussi veiller à ce que les colis ne soient pas détournés de leur destination, ce qui, dit-on, arrive. Il faut que les autorités allemandes se souviennent qu'il est en France des prisonniers allemands et que toute aggravation du régime auquel sont soumis les nôtres se répercutera sur ceux-ci.

Le gouvernement français en a eu le sentiment, puisque, pour répondre à certaines dispositions prises par l'ennemi, et dont nous avons juste lieu de nous plaindre, il vient de diminuer la ration de viande attribuée aux prisonniers allemands ; non seulement ceux qui sont enfermés dans les camps, mais la catégorie employée à certains travaux sous la direction d'entrepreneurs.

Cela est fort bien, mais je dois encore répéter ce que j'ai dit l'autre jour : le gouvernement allemand est un gouvernement aristocratique, et comme tel n'a qu'un fort médiocre souci du simple soldat. Le simple soldat, pour lui, c'est de la chair à canon, et, une fois prisonnier, il considère son existence comme sans valeur.

C'est sur les pairs des dirigeants allemands

qu'il faut agir, c'est-à-dire sur les officiers tombés entre nos mains : car ce n'est qu'à eux qu'on s'intéresse à Berlin. Les plus légères mesures restreignant leur confortable seront beaucoup plus que tout le reste de ce qu'on pourra imaginer.

Pierre Mille.

Les ligues féminines n'ont jamais — et pour cause ! — été si nombreuses qu'aujourd'hui. Or, à chaque présidente, vice-présidente, secrétaire, trésorière, etc., il faut un portefeuille. L'apparition de ce sévère objet... obligatoire coïncidant avec celle des manchons de petite taille, l'idée de créer le « manchon-portefeuille » devait tout naturellement séduire la coquetterie féminine, et le nouveau bibelot — manchon à l'extérieur, portefeuille à l'intérieur — vient de naître.

Essai malheureux !

L'autre jour, la marquise de Z..., présidente d'une de nos ligues féminines, oublia tout bonnement que son manchon recelait des papiers... et y introduisit... un fragile petit objet de toilette. Choc imprévu... Catastrophe... Lorsqu'elle exhiba les dossiers de son manchon-portefeuille, ils étaient bizarrement colorés... Elle s'excusa en souriant... Elle venait de briser son flacon de sels !

Le portefeuille se plaint d'avoir été annexé par le manchon et réclame son autonomie !

\*\*\*

C'est la nouvelle onomatopée, et il faut être de Paris pour la lancer convenablement.

Les fûtées Parisiennes ne disent plus : « A la gare !... », en prononçant : « A la guerre !... ». Elles n'assimilent plus les clients à des « ballots ».

Non. Mais pour donner leur appréciation, ou tout bonnement quand elles ne comprennent pas ce dont il est question, elles lancent simplement :

— Froutt... Froutt... Froutt... ma chère !...

— Etes-vous jamais allée aux cours de Bergson, chère amie ?

La chère amie ouvre des yeux effarés, puis prenant son parti :

— Bergson ?... Froutt... Froutt... Froutt... ma chère !

Cela veut dire : « Quels chichis ! », ou bien : « Fini ! vieux jeu ! », ou bien : « Allez vous cacher, vous nous la faites à la pose ! »

Et c'est vous qui paraissez ridicule.

Mais quand votre femme vous demandera un collier de perles, vous aurez au moins la réponse toute trouvée...

— Un collier de perles ?... Froutt... Froutt... Froutt... ma chère !...

Mais voilà, c'est très difficile à prononcer. Et quand il essaie, c'est encore le mari qui se trouve ridicule.

\*\*\*

On a souvent déjà signalé les analogies que présente la guerre actuelle avec la guerre de Sécession, où les Etats du Sud, d'abord victorieux, furent finalement réduits à merci par les Etats du Nord. Il en est d'autres, portant non plus sur la marche générale de la guerre, mais sur certains procédés mis en usage par les belligérants ; ce fut, notamment, alors que l'emploi des tranchées fut généralisé et perfectionné.

En effet, afin de rendre plus efficace la protection de ces défenses de campagne, les belligérants eurent l'idée de se servir de réseaux de fils de fer pour en protéger les abords.

Nul doute que les Allemands n'aient emprunté cette idée aux Américains ; on sait qu'ils sont surtout de grands imitateurs. Ils y ont toutefois ajouté un élément, marque de leur « kultur » : les fils de fer sont maintenant barbelés.

\*\*\*

Voilà un journal qui prétend avoir découvert le secret de la mort de Jean Orth.

Comme si l'on ne savait pas que Jean Orth est encore vivant !

Un de nos confrères l'a même interviewé, il y a deux ans, chez une vieille dame autrichienne qui reçoit périodiquement l'ancien archiduc dans sa villa de la côte normande.

Car Jean Orth est un nomade. Il vit et gîte dans une immense automobile de voyage qui lui sert de roulotte. Il est doux et taciturne. Il aime la musique, bien qu'il ne soit pas un musicien extraordinaire. Il a réalisé tous ses biens, y compris ses nombreuses mines de pétrole. Il préfère cette vie tranquille aux tracasseries du pouvoir.

Comme il doit se féliciter aujourd'hui !

Ses papiers sont au nom du comte de l'E...

Et je crois bien qu'il bénéficie d'un permis de séjour.

Le Veilleur.



## TABLEAUTINS DE PROVINCE

## L'Union sacrée

Tous ses fusils pavoisés de fleurs, le régiment a défilé, pour se rendre à la gare, devant le Café du Commerce abasourdi. Il reste morne et déconcerté. Non pas, certes, que la mobilisation lui enlève beaucoup de ses habitués — la plupart d'entre eux y échappent par leur âge ou par leurs fonctions — mais parce qu'ils ont tous le pressentiment confus que, pendant la guerre, l'estaminet va perdre son prestige, son importance, son rôle de direction dans la vie locale.

— Ça ne désemplit pas de chez la générale ! constate hargneusement le substitut, qui s'offusque de voir à peu près désertes les maisons naguère si importantes et si fréquentées des autorités politiques de la ville.

— Il paraît qu'elle organise un ouvroir pour les femmes de mobilisés, explique le receveur des postes conciliant.

— Ouais ! ouais ! Bon prétexte pour des tas de gent à fourrer leur nez dans la haute ! répartit d'un ton rogne un commis de perception furieux de voir retarder par la guerre, et peut-être à jamais compromise, sa nomination à un emploi de tout repos dans l'Assistance publique... Avec quelle facilité on oublie ceux de qui on attendait tant la veille !

Très vite, les fidèles du café ont compris que ce ne serait plus là que, à l'heure du vermouth, se tiendrait et s'exercerait l'autorité. Plus d'informations neuves et secrètes apportées dans leur fraîcheur, à la descente du train, par les parlementaires sans cesse en route vers leur fief ! Finis pour un temps les précieux messages de la préfecture et les enorgueillissants colloques pour la cuisine quotidienne des faiseurs !

\*\*\*

Désespérés, et, comme ils ne peuvent pourtant pas tout l'après-midi tourner des absinthes-sucre — la vente n'en étant pas encore défendue — en attendant des journaux qui n'arrivent pas ou ne délayent que du vide, ils en sont réduits à monter vers la gare pour voir passer les trains de soldats — encore est-ce tout juste si l'autorité militaire ne prétend pas les brimer, disent-ils, en leur refusant l'accès des voies comme au simple public ! — à rôder, par habitude, du journal local à la préfecture.

Mais le rédacteur, homme de paille du député, n'existant et n'agissant que par lui, est lui-même éperdu depuis que toutes ces communications sont coupées avec son maître.

Quant au préfet, il a encore le moyen, lui, de causer avec Paris. Mais il est si humilié de n'avoir plus, comme toujours, le moyen de prouver son pouvoir aux grands électeurs et aux petits élus en leur passant toutes leurs fantaisies, qu'il se dérobe le plus possible à leurs sollicitations. A quoi bon recevoir sans cesse conseillers généraux et d'arrondissement, présidents de comités, etc., pour l'échange de ces invariables et inutiles propos :

— Situation impossible et ridicule envers les dirigeants de nos comités... Aidez-nous !

— Dépossédé, impuissant ! gémit le préfet. Tout entre les mains de l'autorité militaire ! Et elle m'envoie poliment promener ! Patientez jusqu'à ce que le contact s'établisse entre elle et nous. Il arrivera un moment où, elle aussi, elle aura besoin de la préfecture. Alors, comptez sur moi...

\*\*\*

Tandis que les bénéficiaires de la cuisine électorale s'étonnent et souffrent de voir leur règne interrompu et prétendent, pendant la guerre aussi bien que durant la paix, trouver dans une application habile des lois la sauvegarde de leurs commodités les plus chères, toute la France, soudain corrigée de ses défauts, unie dans l'indignation, l'enthousiasme et l'espérance, court au devoir dans un magnifique élan.

Le Café du Commerce regarde d'un air soupçonneux les coiffes blanches et les manteaux à croix rouge des infirmières, parce que ce sont des institutions qui échappent à son influence.

— Carnaval ! grince le vérificateur des poids et mesures, en serrant entre ses lèvres pincées le long tuyau calciné de sa pipe en terre.

— Pas encore de blessés et déjà des costumes ! ricane, comme s'il regrette que les hôpitaux ne fussent pas pleins dès cette heure, un ancien clerc d'huisier dont son zèle électoral a fait un juge de paix.

Certes, le dévouement de toutes ne va pas sans les excès de quelques-unes. Il se peut que telle infirmière fasse un peu trop voir dans son automobile son ému-vant uniforme.

Mais chez toutes les autres — et chez celles-là mêmes — quel don de soi, quelle résignation heureuse aux pires tâches, quel espoir de soulager, de consoler, de servir !

Sans doute. Mais le Café du Commerce veut des œuvres à lui, nées de son inspiration, où il ait la haute main.

Et déjà il les combine, avec le souvenir invincible de ses rancunes et de ses méfiances, à grands coups d'exclusions.

— L'Union sacrée ! répète cependant, sur le ton des grands sacrifices, l'une des barbes les plus solennelles de l'estaminet politique.

## Les ministres français à Rome



En haut : le Capitole, où la mission française a été reçue solennellement par le maire de Rome ; en bas, la villa Médicis, où M. Briand a été reçu par M. Besnard, directeur de l'Ecole française.

ROME. — Après la vilaine et maussade journée d'hier, il faisait aujourd'hui un ciel splendide. Le beau temps a donc favorisé la mission française, en l'honneur de laquelle ont continué les plus chaleureuses manifestations.

Dès 9 heures du matin, Rome était en fête et les rues présentaient leur animation des plus grands jours. La population a acclamé M. Briand et les personnages qui l'accompagnaient, tout le long du parcours suivi par le cortège, qui s'est rendu à l'hôpital français et au Panthéon.

L'hôpital français a été organisé par M. Barrère, ambassadeur de France à Rome, dans l'Institut des

Sœurs de Nancy. Les ministres ont été reçus par M. et Mme Barrère et par la sœur Victorine, de Nancy, supérieure de l'Institut.

Sous le portique du Panthéon, une nombreuse délégation de vétérans attendait la venue des représentants de la France. M. Briand a été conduit devant la sépulture des deux premiers rois d'Italie, sur le tombeau desquels il a déposé de merveilleuses gerbes de fleurs, nouées aux couleurs italiennes et françaises. Il a signé ensuite le livre réservé aux personnages de marque qui viennent visiter le temple.

(Voir la suite en dernière heure.)

## Les Allemands préparent un gros effort vers la Trouée des Vosges

BALE. — La neige a de nouveau fait son apparition dans les Vosges ; sur les pentes dénudées se voient d'assez loin les traces des patrouilles de skieurs, notamment dans la région de Linthal et du Hilsenfirst, où se trouvent d'importants postes d'observation.

Mercredi, la canonnade a été très intense durant tout l'après-midi. Vers le soir, de sourdes détonations, particulièrement violentes, ont ébranlé l'air et les maisons jusqu'à Bâle.

Le nombre des ballons captifs a augmenté dans le Sundgau de Sainte-Marguerite ; on en distingue maintenant cinq. Le plus rapproché de la frontière suisse s'élève à l'ouest de Volkensberg, dans la région de Waldighofen. Un autre domine la contrée de Franken ; le plus éloigné plane au-dessus de Zillisheim et surveille les environs de Thann.

La fermeture de la frontière et l'arrivée de renforts, en particulier de trains d'artillerie lourde, le regain de l'activité aérienne, la présence du kronprinz dans le Haut-Sundgau, tous ces indices, coïncidant avec le bombardement de Belfort, poussent la *National Zeitung* à croire que des événements importants se dérouleront prochainement à la trouée des Vosges.

## Où la haine de la France fait oublier l'histoire à un poète autrichien

Cependant que le Polonais Salomon Wittkowski, plus connu sous le nom teutonique de Maximilien Harden, en parlant à la « Philharmonie » de Berlin, jetait son masque d'enfant terrible de l'Allemagne et promettait au monde le carnage de l'Europe accompli par les soixante-dix millions de sujets du kaiser de la kultur, l'Autrichien Hugo von Hofmannsthal apportait aux Berlinoises le contentement passif de sa patrie.

J'ai dit : l'Autrichien, mais peut-être me trompé-je. Le fait que cet écrivain agrémenté d'un von est le librettiste habituel de M. Richard Strauss (pour lequel il a écrit les livrets de *Salomé*, *Elektra* et du *Chevalier à la Rose*) et qu'il a pris pour traducteur italien un M. Othon Schanzer (?) me le rend quelque peu suspect, et je ne serais pas autrement étonné d'apprendre un jour que son vrai nom est beaucoup moins sonore, et qu'il n'est Autrichien qu'à moitié.

Il est avéré, d'ailleurs, que presque toujours les toxines de l'orgueil effréné proviennent des éléments hétérogènes ou impurs d'un organisme national. Pour l'Allemagne, il me suffira de citer



encore Treitschke, qui était d'origine slave, et cet ineffable H. S. Chamberlain qui, pour avoir épousé une fille de Wagner, est devenu le plus éhonté flagorneur de l'Allemagne et le plus misérable détracteur de sa patrie anglaise.

M. Hugo von Hofmannsthal est donc allé à Berlin pour y faire une conférence sur la guerre. En des paroles flatteuses, il a célébré la fraternité d'armes des empires du Centre et, pour ne pas trop avouer le rôle de « brillant second », a imaginé que la victoire finale serait due aussi bien à l'organisation allemande qu'à l'esprit d'initiative autrichien!

Mais, apercevant sans doute un sourire quelque peu ironique sur les lèvres de ses auditeurs, il s'est lancé de suite, avec une courtoisie douteuse, dans un dithyrambe enthousiaste de l'armée allemande, se déclarant très fier de voir l'armée de son propre pays conduite et dirigée par les cerveaux du grand état-major de Guillaume II.

Puis il a dit qu'on peut désormais sourire des souvenirs de 1866... Sadowa est donc si facile à oublier?

Il a ajouté que la gent germanique s'était toujours entr'aider. Pourtant, je ne crois pas m'abuser en affirmant qu'en 1859, alors que François-Joseph était engagé contre le Piémont et la France, Guillaume IV, roi de Prusse, et ses Prussiens regardaient, l'arme au pied et d'un œil impassible, la débâcle autrichienne. Sans compter l'hégémonie habsbourgeoise détruite en Allemagne, et d'autres détails de moindre importance historique.

Mais, si Hugo von Hofmannsthal est un mauvais historien, il faut reconnaître qu'il s'est révélé, à la fin de sa conférence, comme un pince-sans-rire de tout premier ordre. A preuve cette phrase avec laquelle il a pris congé de son public: « L'armée autrichienne a toujours admiré la droiture de l'armée allemande, et Vienne a toujours regardé avec sympathie du côté de Berlin. »

Or, tout bon Allemand sait que précisément en 1866, les soldats autrichiens du maréchal von Benedeck, en partant pour la guerre malheureuse contre la Prusse, chantaient ce petit refrain fort édifiant:

*Es giebt nur a' Kaiserstadt, das ist Wien,  
Es giebt nur a' Rauberstadt, das ist Berlin.*

Ce qui, traduit dans notre langue barbare, veut dire: Il n'y a qu'une ville impériale, c'est Vienne! Il n'y a qu'une ville de bandits, c'est Berlin!

G. G. Zuccala.

## M. Skouloudis est neutraliste

### Mais la Grèce...

La Chambre non constitutionnelle, qui tient présentement lieu de Parlement à la Grèce, ne pouvait se dispenser d'approuver l'apologie de la neutralité que lui a présentée M. Skouloudis.

La Grèce, a dit le président du Conseil, résistera à toutes les pressions du dehors. Cela veut dire sans doute qu'elle ne protestera que contre l'expulsion de son consul de Monastir, qui vient d'être prononcée par les Allemands, car les puissances de l'Entente se gardent d'exercer sur la Grèce la moindre pression; elles laissent au gouvernement du roi Constantin toute liberté de démobiliser ou de conserver tous les soldats sous les drapeaux.

Elles se fortifient autour de Salonique avec une persévérance et une méthode dont l'impression est d'ores et déjà sensible dans toute la péninsule balkanique. Trois mille cinq cents réfugiés serbes travaillent sans arrêt, se relayant jour et nuit, à l'établissement de nouvelles lignes de tranchées. Les états-majors alliés ont également fait appel pour cette tâche à la main-d'œuvre locale. Des milliers de paysans grecs, attirés par les hauts salaires qui leur sont donnés, travaillent aux côtés des Serbes.

De l'avis des experts militaires grecs, qui ont pu examiner les travaux de défense dans certains secteurs avancés, la prise de Salonique est aujourd'hui chose impossible. Ils estiment qu'il y faudrait une armée d'un demi-million d'hommes disposant d'énormes réserves et appuyée par une vaste artillerie et que, même dans ce cas et à supposer que les Alliés ne reçoivent de leur côté aucun renfort, plusieurs mois y seraient nécessaires.

Les rapports entre la population grecque et les troupes alliées sont excellents et les raids aériens des Allemands ont eu à cet égard le meilleur effet.

L'intensité des préparatifs des Alliés fait supposer à la Patrie, d'Athènes, que les Alliés ne songent pas uniquement à se tenir sur la défensive.

L'opinion grecque relève avec amertume les déclarations de M. Radoslavov, qui laisse prévoir une invasion du territoire hellénique par les Bulgares; l'émotion a été accrue, à Athènes, par une démarche du ministre bulgare, M. Passarof, auprès de M. Skouloudis, qu'il aurait mis en garde contre l'explosion de manifestations possibles; des démonstrations indiscrettes de ce genre sont très désagréables aux Grecs.

## Nos positions sont inexpugnables aussi bien sur notre front qu'à Salonique

Les attaques locales que les Allemands viennent de tenter à plusieurs reprises sur divers points du front de l'Artois et au sud de la Somme ont eu le sort toujours réservé à ces sortes d'entreprises, quand elles n'ont pas assez d'ampleur pour obtenir du premier coup un avantage considérable. Le terrain gagné par endroits ne peut être consolidé ni élargi; les contre-attaques le reprennent. A l'ouest de la ferme de la Folie, nous n'avons cessé de progresser à la grenade dans les boyaux de communication que l'ennemi avait occupés à la suite de ses explosions de mines. Au sud de Frise, nous avons repris la plus grande partie des tranchées qu'il avait emportées lors de ses deux attaques du 29 et du 30 janvier. Sa position se réduit désormais au village de Frise, ou plutôt à ses ruines: cette position, qui a devant elle le canal et la boucle marécageuse de la Somme, est sans valeur stratégique. Le seul espoir des Allemands était de l'étendre vers le sud, et cet espoir a été déçu.

Au contraire, les positions que nous avons conquises en Champagne le 25 septembre ont résisté depuis lors aux assauts furieux et réitérés de l'ennemi, parce qu'elles forment un ensemble et se soutiennent réciproquement. Quelques saillants de ces positions ont été entamés, de temps à autre, dans la partie septentrionale de la Butte de Tahure, et à l'ouest de la Main de Massiges, mais ces avantages ont toujours été largement compensés par ceux que nous remportons sur d'autres points, notamment dans la région de la Courtine. Avant-hier encore, une de nos attaques a enlevé trois cents mètres de tranchées au nord-est de la Butte de Mesnil, dans la direction de Maisons-de-Champagne.

La situation sur notre front nous reste donc entièrement favorable. Il en est de même à Salonique, où, grâce à l'arrivée de renforts, nos positions ont pu être étendues sur la rive droite du Vardar jusqu'à Verria, station de la ligne de Salonique à Monastir. Ainsi, l'ennemi, s'il garde des projets offensifs, ne pourra utiliser cette ligne pour nous attaquer sur le Vardar. Le camp retranché de Salonique devient inexpugnable.

Jean Villars.

## "La guerre ne peut pas durer longtemps encore" déclare M. Sazonoff

PÉTROGRAD. — Dans une interview accordée à un rédacteur du journal *Outro Rossii*, de Moscou, M. Sazonoff, ministre des Affaires étrangères, a déclaré:

« Notre but est non seulement de chasser l'ennemi hors des territoires qu'il a envahis, mais encore de l'écraser définitivement, afin que la Russie puisse se développer en pleine liberté et suivant ses aspirations nationales. »

A la question: « Combien de temps durera la guerre? » M. Sazonoff a répondu:

« La guerre ne peut pas durer longtemps encore, car l'Allemagne ne pourra pas prolonger son effort. A l'heure qu'il est, sa situation financière est très sérieuse. »

## COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Samedi 12 Février (559<sup>e</sup> jour de la guerre)

**QUINZE HEURES.** — D'après de nouveaux renseignements, l'attaque à la grenade que nous avons exécutée hier, dans l'après-midi, en Champagne, dans la région nord-est de la butte du Mesnil, nous a mis, à la suite d'une action d'artillerie, en possession d'environ trois cents mètres de tranchées ennemies.

Une contre-attaque de l'adversaire, effectuée au cours de la nuit, a été complètement repoussée. 65 prisonniers, dont un officier, sont restés entre nos mains.

Nuit calme sur le reste du front.

**VINGT-TROIS HEURES.** — En Belgique, après une préparation d'artillerie assez violente, les Allemands ont, à plusieurs reprises, tenté de franchir le canal de l'Yser à la hauteur de Steenstraete et d'Hetsas. Sous le feu combiné de notre artillerie et de nos mitrailleuses, ces tentatives ont échoué.

TANDIS QUE M. WILSON RÉFLÉCHIT...

## Von Tirpitz prépare de nouveaux crimes

Que se passe-t-il entre Berlin et Washington? Nous n'osons rien affirmer en l'état d'incertitude sinon de contradiction des télégrammes qui nous arrivent. D'un côté, les Allemands semblent affecter à l'égard des Etats-Unis un désir de conciliation qui se traduirait surtout par des mots; de l'autre, ils menacent les neutres, dans l'espoir que le mécontentement de ces derniers renforcera leur propre action auprès du gouvernement américain.

On se demande s'il ne faut pas voir là les préparatifs de démonstrations prochaines où nous serions révélés de nouvelles méthodes de guerre navale, c'est-à-dire de nouvelles audaces de la barbarie scientifique de nos ennemis; ce serait une sorte de plaidoyer avant le crime. La théorie allemande qui comporte le droit de couler tout bâtiment de commerce armé ne vise à rien moins qu'à autoriser tous les torpillages arbitraires: car, bien entendu, les pirates déclareront armé tout navire qu'ils auront pu faire disparaître.

« La seule morale à tirer de ceci, écrit judicieusement le *Daily Graphic*, c'est que nos navires marchands soient suffisamment armés pour que nos marins puissent, au moins, défendre chèrement leur vie. Dans ces conditions, si tous les bâtiments transportent des canons, les sous-marins allemands pourraient bien avoir désormais une carrière beaucoup plus périlleuse que celle qu'ils ont eue jusqu'ici. »

Si les Allemands sont décidés à ne faire aucune distinction entre les combattants et les non-combattants, nous deviendrons tous des combattants, et qu'on sache bien que nous ne nous en tiendrons pas à la défensive. »

Les *Daily News*, au sujet de la dernière note allemande, écrivent que « partout où il y a crainte d'attaque sans avertissement, tous les moyens de défense doivent se trouver. Voilà la réponse finale et tout à fait décisive aux arguments allemands. Le point douteux actuellement est de savoir quelle sera l'attitude de l'Amérique vis-à-vis des prétentions allemandes. »

Or, l'Amérique, ou du moins le président Wilson, ne se décide pas. « Il convient pourtant de tenir pour un fait acquis, télégraphie le correspondant du *Times* à Washington, que la Grande-Bretagne et ses alliés ne désarmeront pas leurs navires marchands. » Ce journal ajoute que le mémorandum allemand a pour effet de placer les Etats-Unis dans une position difficile; la démission du ministre de la Guerre est un coup sérieux pour le parti démocrate, qui pourrait bien se heurter à toutes sortes de difficultés pour faire voter le programme militaire proposé par M. Wilson.

Louis Bacqué.

## COMMUNIQUÉ BELGE

L'artillerie a été fort active aujourd'hui, surtout dans la région au nord de Steenstraete, où s'est déroulée une lutte violente à coups de bombes.

En Champagne, l'activité de l'artillerie a été très vive, dans les régions de la butte du Mesnil et de Navarin. Après un bombardement de plusieurs heures, l'ennemi a pu pénétrer dans un petit saillant de notre ligne, entre la route de Navarin et celle de Saint-Souplet.

Au nord-est de la butte du Mesnil, les Allemands ont essayé, par une nouvelle contre-attaque, de nous chasser des éléments de tranchée occupés par nous hier. Ils ont été repoussés. Nous avons continué à progresser à la grenade à l'est de ces éléments et nous avons fait quelques prisonniers.

En Argonne, près du Four-de-Paris, nous avons donné un camouflet qui a bouleversé les travaux de mine de l'adversaire.

Dans les Vosges, au nord de Wissembach (est de Saint-Dié), une attaque d'infanterie ennemie, accueillie par notre feu, n'a pu aborder notre première ligne.



# DERNIÈRE HEURE

## Les ministres français ont quitté Rome Une conférence des Alliés se tiendra prochainement à Paris

ROME. — L'agence Stefani publie aujourd'hui le communiqué officiel suivant :

« Dans la réunion qui a eu lieu ce matin à la Consulta entre les membres du gouvernement français, M. Briand, président du Conseil, ministre des Affaires étrangères; M. Bourgeois, ministre d'Etat, et M. Barrère, ambassadeur de France, et les ministres italiens, M. Salandra et M. Sonnino, on est tombé d'accord sur la nécessité de coordonner plus étroitement les efforts des Alliés en vue de mieux assurer la parfaite unité d'action, nécessité qui a déjà été reconnue par les autres gouvernements alliés, et de la réunion dans ce but, à Paris, dans le plus bref délai, d'une conférence entre les Alliés à laquelle assisteraient également leurs représentants politiques et leurs délégués militaires. »

« Les travaux de cette conférence vont être préparés par une réunion préalable des états-majors. »

### A la Consulta

ROME. — Ce matin a eu lieu à la Consulta un important entretien entre MM. Sonnino, Salandra, Briand et Bourgeois.

Vers dix heures, M. Salandra est arrivé à la Consulta et a conféré avec M. Sonnino pendant une demi-heure.

MM. Briand et Bourgeois sont arrivés ensuite. L'entretien des quatre ministres a commencé à dix heures et demie; à midi, l'entretien continuait encore.

Cette conférence, précédant de peu d'heures le départ de Rome de M. Briand et de la mission française, on lui attribue une importance spéciale et on pense que cet entretien résumera et conclura les négociations qui ont eu lieu les jours précédents.

### Le déjeuner d'adieu

ROME. — A une heure, a eu lieu, dans la grande salle Borghèse de la villa Umberto, le déjeuner offert par M. Salandra à M. Briand et à la mission française.

A ce déjeuner assistaient M. Salandra et M. Briand, les ambassadeurs de France, de Russie, d'Angleterre et du Japon, MM. Barrère, de Giers, sir J. Rennel Rodd et le baron Hayashi; les ministres de Belgique et de Serbie, MM. van den Steen et Ristich, MM. Léon Bourgeois, Albert Thomas, de Margerie et de Billy; tous les ministres italiens, MM. Sonnino, Marini, Dané, Carcano, Zupelli, Corsi, Rippo, Ciuffelli, Cavasola, Riccio et Barzilai, et tous les sous-secrétaires d'Etat; le maire de Rome, prince Colonna; le préfet du palais du roi, duc Borea d'Olmo; le chevalier d'honneur de la reine-mère, marquis Guiccioli; le lieutenant général Barattieri et tous les chefs de cabinet des ministres et sous-secrétaires d'Etat.

### Les toasts

M. Salandra a prononcé le toast suivant :

Monsieur le président,

L'accueil que Rome vous a fait, les manifestations de sympathie qui, de toutes parts, vous sont parvenues, vous prouvent à quel point le cœur de l'Italie bat à l'unisson de celui de la France. On peut bien affirmer que dans la lutte qu'elles soutiennent pour la défense des principes qui furent la gloire de leur antique civilisation, les deux nations sœurs se sont retrouvées. Cette lutte est longue et difficile, mais notre confiance dans la victoire finale est inébranlable, car notre cause est juste.

Les efforts des gouvernements alliés sagement coordonnés dans l'action politique et militaire sont soutenus par l'enthousiasme des peuples dont la volonté de vaincre doit briser tous les obstacles. Au pied de nos montagnes escarpées, demain même vous vous trouverez parmi nos soldats, auprès de notre roi bien-aimé, le premier soldat de l'Italie. Vos yeux contempleront l'effort long et tenace, le dur labeur d'un peuple en armes conduit par son souverain qui veut conquérir à la patrie ses frontières naturelles et nécessaires sur les Alpes et sur mer. Nos pensées vous suivront, nous associant de tout cœur au message de fraternité dont l'armée italienne vous chargera pour l'armée française.

Dans ce palais, monsieur le président, vous pouvez admirer autour de vous des chefs-d'œuvre précieux de l'art italien. Nous sommes fiers de notre gloire artistique comme nous sommes fiers de notre gloire militaire conquise par la vaillance de nos troupes. Il m'est spécialement agréable, dans ce milieu qui soulève les âmes au plus nobles sentiments d'amour de la patrie, de lever mon verre en l'honneur du président de la République française et des souverains alliés ici représentés, à votre santé, monsieur le président, et à celle des personnages éminents qui vous accompagnent et dont la visite parmi nous laissera dans nos cœurs un souvenir inoubliable.

Voici le toast de M. Briand en réponse à celui de M. Salandra :

Monsieur le président,

Arrivés au terme trop court d'un séjour qui nous a permis, à mes collègues et à moi-même, de nouer avec Votre Excellence et les membres du gouvernement royal, des rapports personnels que depuis longtemps nous souhaitions pouvoir établir entre nous, j'ai à cœur de vous exprimer toute la satisfaction que nous éprouvons de ces premières réunions.

Venus de toutes parts, des provinces comme de Rome, des plus hautes autorités comme du peuple dont votre cité est si justement fière, les sympathies qui ont trouvé dans votre cordial accueil une expression si chaleureuse ont singulièrement facilité notre tâche, en rapprochant nos cœurs.

Chez nos ennemis, la coordination des efforts est commandée, pour ainsi dire imposée, par les conditions mêmes de la géographie. Dans le camp des alliés, elle ne pouvait être que le résultat d'une inspiration supérieure et d'une volonté réfléchie, consciente de ses devoirs, au service du plus noble idéal. Au moment de quitter votre capitale pour nous rapprocher des régions où la lutte se poursuit au milieu de difficultés telles qu'aucune autre des puissances alliées n'en rencontre de plus meurtrières, nous nous sentons profondément émus à la pensée de ces nobles soldats qui, transportés d'héroïsme, luttent sans trêve, non seulement contre un ennemi fortement retranché, mais aussi contre les obstacles les plus redoutables de la nature.

Tous savent en France combien rude est la tâche pour les armées d'Italie, mais aussi quelle énergie incomparable vos soldats puisent dans la présence au milieu d'eux, du Souverain, qui réclame sans compter sa large part de sacrifice et de danger.

C'est ainsi, qu'héritière d'un long passé de gloire dans les armes comme dans les œuvres de l'art, l'Italie d'aujourd'hui prouve qu'elle est digne des grands ancêtres qui ont entrepris de libérer et d'unifier toutes les terres italiennes, celles que dominent les monts comme celles que baignent les rivages de la mer. Comment un tel chemin, quelque rude qu'il soit, arrosé du sang des plus généreux de ses fils, ne mènerait-il pas à la victoire? Elle naîtra, soyez-en sûrs, de la continuité de nos efforts communs, chaque jour plus unis et plus solidaires; sur un seul front, face à l'ennemi, les alliés poursuivront une lutte sans merci pour assurer le libre essor de l'esprit humain.

C'est dans cette foi que je lève mon verre en l'honneur de Leurs Majestés le roi et la reine, Sa Majesté la reine mère et tous les membres de la famille royale. Je bois à la grandeur de l'Italie, à la gloire de ses armes et je prie Votre Excellence de trouver ici, en même temps que nos vœux pour elle et les membres du gouvernement royal, l'expression de notre gratitude pour l'accueil fraternel que nous a fait votre belle patrie.

Après le déjeuner, un cercle a été tenu. M. Briand et les membres de la mission française ont eu des paroles cordiales pour toutes les personnes présentes. Ils ont ensuite visité les salles du musée Borghèse.

A leur arrivée et à leur départ, la foule, massée devant l'entrée de la galerie a acclamé chaleureusement M. Briand et les personnalités françaises ainsi que MM. Salandra et Sonnino.

### Le départ de Rome

M. Briand et les membres de la mission sur tout le parcours de l'hôtel à la gare, ont été vivement acclamés par la foule.

En attendant l'heure du départ, les membres de la mission se sont entretenus dans la salle royale ornée de fleurs, avec MM. Salandra, Sonnino et les autres autorités.

A 7 h. 25, M. Briand a quitté la salle royale et après avoir serré la main plusieurs fois à MM. Salandra et Sonnino et aux autres ministres, il est monté dans le wagon salon du train spécial.

M. Briand est accompagné sur le front par M. Barrère et le sous-secrétaire à la Guerre, le général Elia.

Le train s'est mis en marche à 7 h. 30.

M. Briand, debout à la portière, a salué les ministres italiens par le cri de : « Vive l'Italie! » M. Salandra et les ministres ont répondu par le cri répété de : « Vive la France! »

### Communiqué italien

ROME. — Commandement suprême :

L'activité de nos détachements d'infanterie a amené de petites rencontres qui nous ont été favorables près de Madonna-di-Monte-Albano, au nord de Mori et à Potrich.

Notre artillerie a dispersé des travailleurs ennemis aux environs de Rovereto et dans la zone de Somma Alto, au sud-est de Folgaria; elle a tiré également sur des colonnes de troupes et des fourgons en marche, le long des routes muletières du Rio Volaja et du torrent de Kronhof (Gail).

## La Grèce reste sous les armes

ATHÈNES. — Un communiqué officiel dément tous les bruits concernant la démobilisation générale ou partielle de l'armée.

Le ministère de la Guerre déclare qu'il est absolument impossible, dans la situation actuelle, de licencier même une seule classe.

La Hestia dit que le gouvernement étudie un projet relatif au déplacement des corps d'armée helléniques se trouvant en Macédoine, dont le ravitaillement rencontre de nombreuses difficultés, par suite de l'occupation du chemin de fer par les Alliés.

### Peu importe à l'Entente

ATHÈNES. — Un journal du matin annonce qu'en réponse aux déclarations faites mercredi à la Chambre par le gouvernement grec, les puissances de l'Entente se proposaient d'adresser incessamment au peuple grec, par l'entremise de leurs ministres à Athènes, une déclaration pour affirmer à nouveau que l'Entente ne cherche pas à contraindre la Grèce à sortir de la neutralité en sa faveur.

Par contre la Hestia dit apprendre de bonne source que les puissances de l'Entente ne jugent pas opportun de répondre aux déclarations du gouvernement hellénique et qu'elles s'en tiendront à la communication qu'elles ont faite quelques jours avant dans laquelle elles disaient se désintéresser complètement de la mobilisation ou de la démobilisation de l'armée grecque, le gouvernement grec étant seul juge de l'attitude que devait tenir la Grèce.

### COMMUNIQUÉ RUSSE

## Vifs engagements en Galicie

PÉTROGRAD. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL

Dans le secteur de Riga, les Allemands ont tiré avec des obus de gros calibres sur nos tranchées près de la Dvina.

Sur les positions de Dvinsk, une lutte pour la possession d'un entonnoir formé par l'explosion d'une de nos mines a duré toute la journée et s'est terminée à notre avantage.

Après un feu animé, nous avons occupé le village de Garbounovka.

Près du lac de Sventen, lutte très intense à coups de bombes.

Près de Tchemerine, l'ennemi a lancé de temps en temps des rafales de feu contre une hauteur que nous avions occupée.

GALICIE

Dans la région de Tsebroff, l'ennemi s'est acharné à nous déloger d'une hauteur que nous avions occupée. Au prix d'énormes pertes, il y a réussi, mais aussitôt un de nos vieux et glorieux régiments, par une contre-attaque foudroyante, a pour la seconde fois culbuté l'ennemi de la hauteur.

Les prisonniers faits sur cette hauteur ont raconté que notre artillerie a infligé à l'ennemi d'énormes pertes.

Dans la soirée du 11 février et dans la nuit du 12, l'ennemi a cherché à reconquérir la hauteur de la région de Tsebroff; il a lancé trois contre-attaques désespérées qui ont toutes été repoussées avec d'énormes pertes pour l'ennemi.

## Un nouveau complot à Constantinople

Du Journal de Pétrograd :

« Des agents de la police secrète allemande viennent de découvrir les traces d'un vaste complot révolutionnaire, dont le centre était à Constantinople et qui se proposait de tuer Enver pacha, de renverser le gouvernement turc actuel et de chasser les Allemands de Turquie. »

« Des officiers turcs seraient compromis dans cette affaire. »

« De nombreuses arrestations ont été opérées. »

« En tenant compte de la surveillance extraordinaire exercée depuis longtemps à Constantinople, on peut se demander, ajoute le journal de Pétrograd, si la découverte d'un complot n'a pas été inventée par les Allemands pour justifier les mesures de rigueur qu'ils viennent de prendre dans la capitale turque en vue d'empêcher un soulèvement du peuple musulman exaspéré par la misère dont il souffre. »



## Au son des cloches... et du canon



Les noces d'un artilleur viennent d'être célébrées dans un petit village du front, à quelques kilomètres des premières lignes. Au son de la cloche qui résonnait quand le cortège quitta l'église, succéda bientôt celui du canon lointain.

## Contre les gaz. — Le masque des civils



Dans une localité voisine des tranchées, et plusieurs fois atteinte par des projectiles asphyxiants, deux jeunes filles essayent le nouveau masque adopté par la population civile.

Ayuntamiento de Madrid



## LETTRE DE LONDRES

## La nouvelle Angleterre

[DE NOTRE CORRESPONDANT PARTICULIER]

John Wells, le fameux jockey trois fois vainqueur du Derby, en 1858, en 1859 et en 1868, vient d'être ramassé mourant de faim sur la grand-route de Pontlanfraith, après trois cruelles nuits passées dehors sans abri.

Cet ancien triomphateur, âgé de quatre-vingt-trois ans et dont la grande guerre a achevé la ruine (il dressait des chevaux destinés aux travaux agricoles) trouve un abri au work-house et les journaux réveillent les lointains échos de ses gloires passées.

Un fantôme de la vieille Angleterre victorienne, celle que les modes, les costumes de music-hall et les tableaux des revues de fin d'année tentent de nous rappeler par de gauches résurrections, soudain, surgit devant nous. Cette Angleterre glorieuse et sage, dont on a néanmoins trop longtemps poursuivi les méthodes, excellentes pour l'époque, mais déplorables à la longue, n'existe plus.

A l'heure où John Wells tombe accablé sur le grand chemin, comme un héros de Dickens, les presses du gouvernement britannique ont imprimé en caractères rouges sur des affiches blanches l'appel de onze classes de célibataires entre dix-neuf et trente ans, convoquant le premier contingent de la nouvelle armée anglaise pour le 3 mars prochain.

Cet appel est un événement historique. Jamais, lorsque John Wells gagnait le ruban bleu, en 1858, au lendemain de la brillante et fertile campagne de Crimée, ni lui, ni la foule qui l'acclamait n'aurait supposé que le service militaire serait inscrit, au vingtième siècle, parmi les lois du Royaume-Uni. La page est tournée, le « Military Service Act » mis en vigueur et le pays qui l'a voulu et qui y a poussé un gouvernement trépidant, imprégné d'idéal victorien, se conforme avec calme à une nécessité que la majorité envisage comme un devoir.

Et les conséquences de cette immense réforme se font immédiatement sentir. Pour cette nouvelle armée, il faut un budget nouveau. Les dépenses sont augmentées de plus d'un tiers. L'armée qui se monte aujourd'hui à près de 1.500.000 hommes sera de 4 millions d'hommes en octobre. Alors le gouvernement taille dans le superflu des citoyens. Economie dans le service des postes par la réduction des employés : désormais, excepté dans les très grandes villes, il n'y aura plus que deux levées par jour. Economie dans l'instruction publique : les écoles du comté de Londres réduisent leurs frais de 900.000 livres sterling par an. Economie sur les distractions publiques : tous les musées ferment leurs portes, ci : 50.000 livres de dépenses supprimées annuellement.

Economies sur la gourmandise publique. Les importations de sucre sont étroitement limitées, ce qui augmente le prix des confitures, du chocolat, des biscuits, etc., dont la consommation se trouvera diminuée. Economie sur les boissons : le whisky à trois pence est augmenté d'un penny, du tiers, et les buveurs boiront moins. Economie sur le gouvernement lui-même : il est question de réduire les traitements des députés et des ministres (plusieurs membres des Communes ont déjà abandonné leurs émoluments au pays) et de tailler dans les pensions des anciens membres du gouvernement. L'Income Tax (l'impôt sur le revenu) est appliqué avec une rigueur exceptionnelle, prélevant environ 10 0/0 aux fortunes de 25.000 fr. de rente et arrivant à extraire 34 0/0 des plus grosses fortunes.

Tous ces sacrifices sont consentis pour la nouvelle armée d'où sortira une nouvelle Angleterre. On le dit, on l'écrit à présent. Ceux qui feront demain l'opinion et referont la nation, ce sont ces jeunes hommes qui vont partir pour le front : ce sont ceux-là qui, à leur retour, auront le droit de parler haut et ferme et dont les avis pèseront de tout le poids du sang qu'ils auront versé pour la grandeur et la liberté de leur pays.

En attendant, ces recrues vont être soumises à une discipline militaire véritable. Le Provost-Marshal veut leur imprimer tout de suite le sentiment des devoirs hiérarchiques qui lient les troupiers à leurs chefs. Les marques extérieures de respect étaient fort négligées. Un ordre sévère, désormais, veut que le salut soit toujours et en toute occasion fort correctement donné et rendu par les soldats et par les officiers. Les tenues incorrectes ou fantaisistes sont sévèrement interdites. L'Angleterre se militarise.

John Wells, le jockey octogénaire qui gît enfin à l'abri de la misère, dans la maison des pauvres, entend certainement parler de ces choses surprenantes. Y croit-il ? Mais l'affiche rouge et blanche sera placardée sur la muraille de son asile et ses yeux qui virent briller le beau soleil du « temps de la reine », à travers les lignes pourpres de l'appel aux armes de la jeunesse britannique pourront contempler l'aube de la plus grande Angleterre qui se lève.

Collingham.

DÉFIONS-NOUS  
des chiffres hypothétiques  
et des conclusions hâtives

Le colonel Repington, rédacteur militaire du *Times*, a publié récemment une étude sur les effectifs des armées allemandes, dont la conclusion est qu'il existe encore « 2.000.000 d'hommes susceptibles d'être envoyés sur les fronts ».

Ce calcul, il faut bien le dire, ne repose que sur une série d'hypothèses, car, pour qu'il fût mathématiquement exact, il faudrait que tous les chiffres qui en forment la base le fussent également ; or, si l'on ne peut contester, faute de renseignements précis, le chiffre de 9.000.000 d'hommes qu'il donne comme représentant le nombre total des Allemands mobilisés, ni celui de 3.600.000 hommes auquel il évalue les hommes répartis actuellement sur les divers fronts, il en est un qui paraît bien difficile à admettre : celui des pertes subies, depuis le début des hostilités, par les Allemands. En effet, il l'établit à 2.626.185 hommes. C'est à peu près le chiffre que donnent les dernières listes officielles pour les seules pertes prussiennes, soit 2.377.378 hommes tués, blessés ou disparus. Il resterait donc moins de 250.000 hommes pour les pertes bavaroises, badoises, saxonnes et wurtembergoises, ce qui est évidemment inexact. La Bavière, le grand-duché de Bade, la Saxe et le Wurtemberg renferment une population sensiblement égale à la moitié de la population de la Prusse ; proportionnellement, leurs pertes devraient donc être de 1.200.000 hommes. Encore ne serait-ce là qu'un minimum, attendu qu'il est bien connu que les généraux du kaiser ménagent les troupes prussiennes, tandis qu'ils réservent aux Bavarois, Badois, etc., les postes les plus dangereux. On arrive donc à un total de 3.600.000 hommes tués, blessés ou disparus, pour toutes les armées allemandes. Sans doute, le colonel Repington, en diminuant ce chiffre d'un million, veut-il par là indiquer que, selon lui, ce chiffre représente le total des blessés qui sont retournés au feu ; mais sur quelles données peut-on se baser pour l'adopter ? Puis il n'y a pas à tenir compte, pour les pertes, que des seuls tués, blessés ou disparus ; il y a aussi les morts par maladie et ceux qui, sans mourir, sont trop atteints dans leur santé pour retourner au front. Ce n'est point là une quantité négligeable, surtout lorsqu'une grande partie des armées allemandes se bat dans des contrées, comme la Russie, où l'hiver est particulièrement rigoureux. Il est, à ce propos, intéressant de rappeler qu'en 1870 les armées françaises eurent 276.000 hommes frappés en combattant et 328.000 malades, la plupart victimes du froid excessif qui sévit pendant trois mois.

Il est donc impossible de résoudre, même approximativement, ce problème, puisque tous les éléments nous en échappent. Ce que l'on dit à ce sujet se réduit à des conjectures dont le défaut n'est pas seulement d'être vaines, mais qui peuvent devenir dangereuses, car, suivant les cas, elles risquent d'inspirer trop de confiance ou de produire le découragement.

P. G.

L'Académie des Sciences morales et politiques  
reçoit M. Vesnitch

Le président, M. Joly, souhaite la bienvenue au nouveau membre de l'Académie, M. Vesnitch, ministre de Serbie à Paris. Venant après l'élection de M. Carton de Wiart, l'admission de M. Vesnitch à l'Académie des Sciences morales et politiques est un symbole de l'union des nations qui luttent pour le droit et la liberté.

M. Vesnitch remercie en termes émus. Il considère que, dans les circonstances présentes, son élection a une signification particulière. L'honneur fait aux représentants des deux nations si cruellement éprouvées dans la guerre déchaînée sur le monde par les Empires de proie marque une date dans l'histoire de l'Institut de France.

— Je m'efforcerai, dit M. Vesnitch en terminant, de me rendre digne du très grand honneur fait à la nation serbe en une personne.

## Tremblement de terre à Fort-de-France

FORT-DE-FRANCE. — Hier soir, à 11 h. 13, une légère secousse sismique a été ressentie. Il n'y a pas de dégâts.

**Bouteilles vides à Champagne**  
achetées à bon prix, par la Maison  
**CHAMPAGNE MERCIER**  
EPERNAY

Ayuntamiento de Madrid

## L'anarchiste de Troyes

Que préparait-il ? Qu'avait-il fait ?  
Les premières découvertes de l'enquête.

Nous avons raconté l'accident survenu à Troyes, rue Molé, où un anarchiste du nom de Joseph Lauer se blessa gravement en faisant exploser maladroitement un engin qu'il était occupé à perfectionner.

Notre correspondant nous adresse aujourd'hui la dépêche suivante, relatant les premières découvertes de l'enquête judiciaire :

TROYES (De notre correspondant). — Joseph Lauer, qui a été blessé en manipulant une bombe qu'il fabriquait, est soigné à l'Hôtel-Dieu où il est gardé à vue par un gendarme.

C'est un anarchiste qui a eu des relations avec certains révolutionnaires notoires arrêtés à Paris, au début des hostilités. Depuis longtemps, les agents de la sûreté de Troyes le surveillaient, le tenant pour dangereux.

Lauer habitait, en effet, un misérable garni, mais se contruisait une maisonnette sur un terrain, acheté par lui, à quelques mètres du quai d'embarquement de Saint-Julien, c'est-à-dire en un véritable point stratégique, car c'est là qu'on se trouve, à côté du pont, toutes les aiguilles de la voie ferrée.

Les policiers ont naturellement visité cette maison. Leur surprise n'a pas été grande en la trouvant fort curieusement aménagée. Elle comportait, en effet, une cave, très vaste, dépassant de beaucoup les murs de soutènement et se terminant par un véritable souterrain, en communication avec la campagne, par une trappe dissimulée.

Que méditait donc Lauer ?

Il est assez facile de l'imaginer. Moins facile à deviner est la provenance de la forte somme d'argent qu'il avait remise à une voisine quelques minutes avant l'accident... Lauer est, d'ailleurs, muet sur ce point.

Ajoutons que l'état du misérable est assez grave et que les médecins n'osent pas encore affirmer qu'il conservera la main gauche.

## Libre et sauf...

Marcel Hunziger, qui arracha le drapeau allemand à Lausanne, est arrivé à Evian et va venir à Paris.

EVIAN (De notre correspondant). — Marcel Hunziger, le jeune Suisse qui arracha le 27 janvier dernier le drapeau impérial allemand, arboré au consulat de Lausanne en l'honneur du 58<sup>e</sup> anniversaire du kaiser, vient d'arriver à Evian.

Après avoir été congédié par ses patrons ; après avoir mis sur les dents les polices des cantons de Vaud et de Genève ; après avoir lu dans les journaux les détails de son arrestation (!) ; après avoir assisté — incognito, naturellement — à un pugilat en règle à son sujet dans un bar de Genève, il a pu, enfin, arriver en France.

Nous avons dîné avec lui, en compagnie de M. J. Giletto, ancien maire d'Evian, et de quelques amis. Il nous a fait en toute simplicité le récit de son acte et expliqué son geste qui fut spontané. Ajoutons que, dénué de ressources, Marcel Hunziger, qui faisait vivre une assez nombreuse famille avec son modeste traitement de commis dans un grand magasin de nouveautés de Lausanne, compte se rendre à Lyon ou à Paris pour y chercher un emploi.

## Pour l'autre guerre

Le groupement des Ligues de défense des intérêts français

Les ligues antiallemandes de l'est et du sud-est se sont réunies en congrès à Lyon, au siège de la Ligue nationale de défense des intérêts français (Ligue antigermanique). Les ligues suivantes étaient présentes ou représentées : 1<sup>re</sup> Ligue nationale de défense des intérêts français (Ligue antigermanique) ; 2<sup>e</sup> Ligue nationale de défense des intérêts français (groupe dauphinois) ; 3<sup>e</sup> Ligue antiallemande de Marseille et des Bouches-du-Rhône, à Marseille ; 4<sup>e</sup> Ligue antiallemande à Toulon ; 5<sup>e</sup> Ligue de protection nationale de Nice et des Alpes-Maritimes, à Nice ; 6<sup>e</sup> Ligue antiallemande des régions de Maçon, Charolles et Tournus, à Maçon ; 7<sup>e</sup> Fédération antiallemande de l'Est, à Nancy ; 8<sup>e</sup> Ligue antiallemande à Draguignan ; 9<sup>e</sup> Syndicat commercial algérien (16<sup>e</sup> groupe antiaustro-allemand, à Alger).

Elles ont décidé d'unir leurs efforts en constituant une fédération dont le bureau a été ainsi formé : MM. Guichard, président de la Ligue nationale de défense des intérêts français, président ; Barlatier, président de la Ligue de Marseille, Exibar, président de la Ligue de Nancy, vice-présidents ; Rubin, secrétaire général de la Ligue de Lyon, secrétaire général ; Patras, président de la Ligue de Toulon, secrétaire adjoint ; Planat, vice-président de la Ligue de Lyon, trésorier ; Juenet, président du groupe dauphinois, trésorier adjoint.



# LA RETRAITE SERBE EN ALBANIE



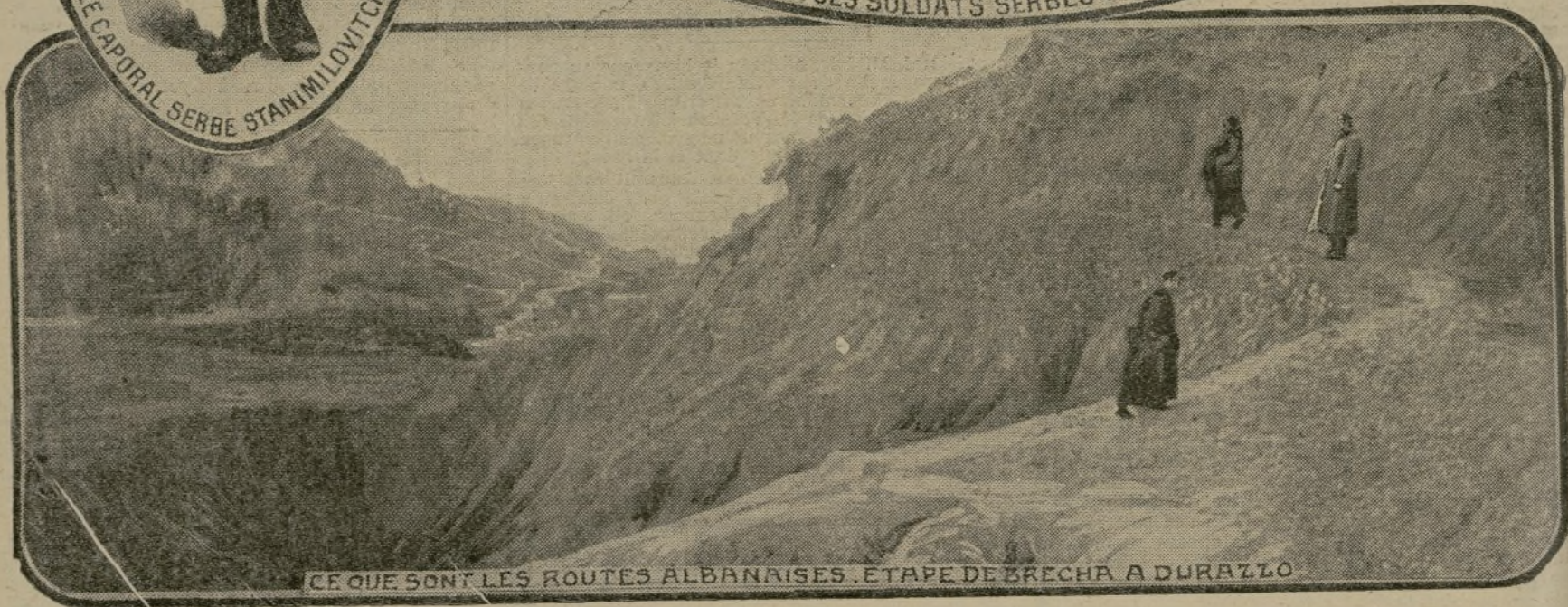
COMMENT DEUX Jumeaux de 7 ans ont suivi la retraite pendant 3 mois



LE CAPORAL SERBE STANIMILOVITCH



APRÈS LA GLORIEUSE RETRAITE. CES SOLDATS SERBES VONT ÊTRE EMBARQUÉS POUR CORFOU



CE QUE SONT LES ROUTES ALBANAISES. ÉTAPE DE BRECHA A DURAZZO

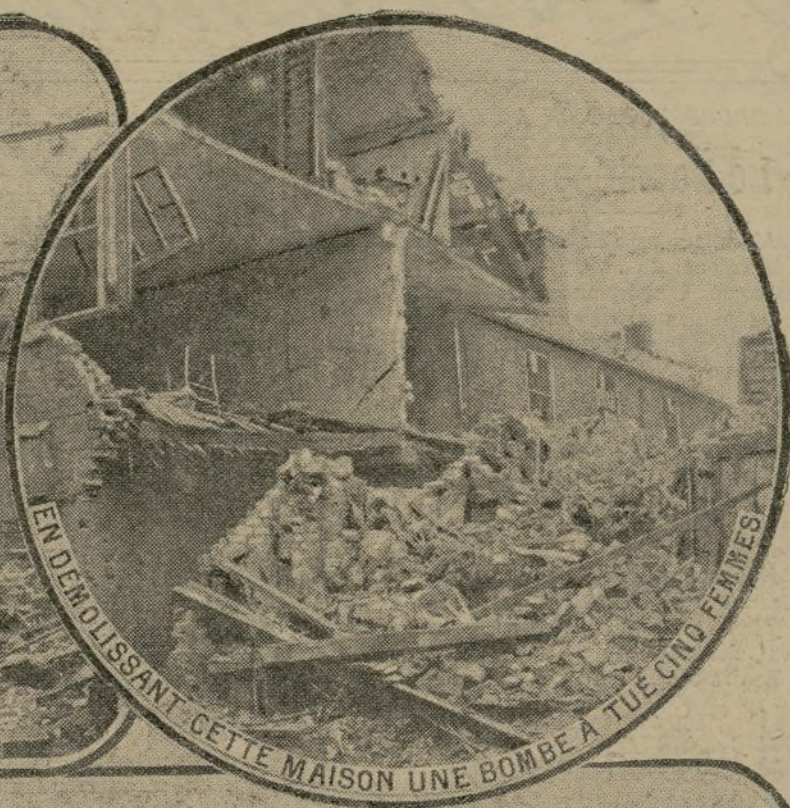
Ces quelques documents donneront une idée des difficultés de la retraite serbe. Tandis que les vaillants soldats du roi Pierre gagnaient Corfou, de nombreux orphelins, recueillis par les délégués en Albanie de l'Association des Orphelins de la guerre, étaient secourus et amenés en France. Parmi eux, le jeune Stanimilovitch, âgé de huit ans, et ces deux petits jumeaux de sept ans, seuls survivants de quatre-vingts enfants partis avec la division du Timok.



# LE RAID DES ZEPPELINS EN ANGLETERRE



UNE DES MAISONS OUVRIÈRES DÉMOLIES  
AU COURS DU DERNIER RAID



EN DÉMOLISSANT CETTE MAISON UNE BOMBE A TUÉ CINQ FEMMES



UNE FEMME, UNE JEUNE FILLE ET UN PETIT GARÇON FURENT TUÉS A CET ENDROIT



UNE BOMBE TOMBANT A PROXIMITÉ DE CE  
TEMPLE FIT QUATRE VICTIMES



UNE MAISON PARTIELLEMENT DÉMOLIE : DEUX VICTIMES



CINQ HABITANTS DE CETTE MAISON FURENT TUÉS

59 tués, dont 33 hommes, 20 femmes et 6 enfants ; 101 blessés, dont 51 hommes, 48 femmes et 2 enfants, soit au total 160 victimes : tel est le bilan du dernier raid des zeppelins sur les côtes anglaises. Le kaiser, pour marquer sa satisfaction, a, paraît-il, décoré quelques-uns de ses pirates. En provoquant l'indignation de nos alliés, cette nouvelle tuerie aura pour principal résultat un redoublement d'efforts contre l'ennemi sans scrupules qu'est l'Allemand.

Ayuntamiento de Madrid



# L'Humour et la Guerre

UNE REPRESENTATION AU CANTONNEMENT

## "Le Sacrifice d'Abraham"

— Alors, tes copains, toujours le cafard ? interroge le colonel du...

Gonzague, l'ordonnance, était en train de nettoyer les chaussures de son chef à l'aide d'une brosse sans crins et d'un couteau sans lame. Il interrompit son ouvrage :

— Oh ! oui, mon colonel, répondit-il : ils l'ont bien, le cafard, depuis qu'ils sont plus en première ligne. Ça c'est sûr. Mais le cafard, ajouta-t-il avec un accent convaincu, y a des moyens de le guérir...

— Et toi, Gonzague, tu te charges évidemment de le guérir. Mais, au fait, est-ce que tu ne serais pas docteur en médecine ?

— Non, mon colonel, je suis pas docteur, je suis artiste.

— Tiens, tiens ! Et tu as eu des engagements, tu as joué des rôles ?

— Et des beaux, mon colonel, ça c'est sûr. Tenez,



ça me revient. Mon grand trompette a été aux Martignes, je jouais Ruy Blas. Une salle pleine ; tout ce que la ville a de mieux. Quand je suis paru au haut de l'escalier, dans la grande scène du trois, et que je leur ai jeté le : « Bon appétit, messieurs », ça a été d'abord un grand silence parce que personne comprenait, rapport que les ministres avaient rien à bouffer, puis le monde a commencé à applaudir et je pouvais plus continuer tant il applaudissait pour faire voir qu'on avait compris. La salle n'en croyait. Donc, si vous voulez, mon colonel, continua Gonzague, j'organiserais ici des représentations et le cafard l'aurait vite parti. Ça c'est sûr. Il saurait plus où poser les pieds.

— Moi, je veux bien, dit le colonel, mais où trouveras-tu le théâtre, les décors, les acteurs ?

— Le théâtre ! mon colonel : celui de la nature. Les décors, ce sera l'affaire des peintres du régiment. Les acteurs, je saurai les trouver et je les formerai à mon école.

— Et comme pièce ?

— Comme pièce, il y en a une que j'y ai joué tous les rôles. Alors, je la sais toute. C'est une pièce du Testament, comme on dit, et qui plaira à M'sieu l'Aumônier, qu'est un brave homme. Ça s'appelle le Sacrifice d'Abraham.

— Alors, carte blanche, mon petit, mets-toi en campagne et f... moi vite le cafard dehors.

De suite, Gonzague, débrouillard comme un forain se mit à l'œuvre. Il eut bientôt déniché deux poilus imberbes, pleins de bonnes dispositions, qui lui parurent devoir personnifier au mieux les deux femmes d'Abraham : Sarah et Agar. Quelques savantes leçons de diction et une crinière de casque de dragon, en guise de chevelure, en firent deux tragédiennes de race.

Avisant un poilu qui avalait avec conviction une



gamelles pleines de lentilles, Gonzague jugea qu'il ne pourrait trouver mieux pour personnifier Isaac, le père d'Esau.

Inutile de dire qu'il s'était, comme de juste, attribué le rôle principal, celui d'Abraham. *Ego nominor leo.*

Ce n'était pas tout : en dehors de la figuration, il fallait encore trouver un béliet et un ange. Cela fut plus difficile.

Cependant, au bout de plusieurs jours de recherches, Gonzague mit la main, à trente kilomètres à l'arrière, sur une vieille chèvre, échappée par miracle à la dent des soldats de l'Inde, et, faute de véritable béliet, s'en contenta facilement. Ce sont deux hommes, se dit-il qui représentent les femmes

d'Abraham ; donc, une chèvre peut bien représenter un béliet. Ça fera compensation. Quant au rôle de l'ange, il y eut bien des hésitations, bien des tâtonnements, bien des déceptions. Aucun poilu ne se sentait vocation de séraphin.

En désespoir de cause, Gonzague choisit, pour son seul physique, un jeune gars de Provence, affublé d'une face joufflue et souriante et du sobriquet de Titin, diminutif de son prénom Baptistin.

A vrai dire, le choix n'était pas très heureux, car l'Élu, s'il était parfaitement apte à endosser la robe blanche et les ailes, n'était, par contre, nullement idoine, soit à apprendre un rôle, ayant frisé la réforme pour cause de simplicité d'esprit, soit à le réciter, sa polyglotie se bornant à une connaissance approfondie de la langue provençale. Et, comme chacun le sait, c'est seulement à la Noël que les atges parlent provençal.

Cependant, le rôle était peu chargé. Il se bornait à une intervention très courte mais éminemment utile au malheureux Isaac, au moment précis où Abraham allait l'immoler sur le bûcher. L'ange — Titin en l'espèce — devait surgir tenant un béliet par les cornes et s'écrier véhémentement : « Arrête, Abraham, arrête, ne consomme pas le sacrifice d'Isaac, ton fils unique ! »

Grâce au talent du metteur en scène, les répétitions marchèrent au mieux et, peu de jours après, la troupe, savamment recrutée, fut en mesure d'affronter les feux de la rampe.

La représentation commença devant un public enthousiaste. Tout alla au mieux : Sarah et Agar se disputèrent copieusement et firent isolément et simultanément, à leur époux commun, des scènes de jalousie assaisonnées d'invectives assurément inusitées dans l'Ancien Testament : Abraham tonitrua comme il convenait et rétablit la concorde entre ses douces moitiés, Isaac eut l'air suffisamment embêté quand il apprit qu'il allait être offert en holocauste au Seigneur. Des applaudissements frénétiques et fréquents encourageaient les acteurs. Tout alla donc au mieux jusqu'au moment du sacrifice, jusqu'au moment de l'entrée en scène de l'ange.

Isaac était étendu sur les fagots. Déjà, Abraham avait levé son glaive et attendait l'intervention de l'ange ; il attendait, attendait toujours sans qu'elle se



produisit. Au moment critique, le trac du début avait soudainement frappé Titin d'amnésie complète, et le messager céleste se refusait obstinément à paraître, préférant laisser Abraham consommer le sacrifice et donner ainsi une formidable entorse à la Bible. Heureusement, Sarah veillait : il se précipita sur Titin et, par une poussée digne de la femme forte dont parle l'Evangile, projeta sur la scène l'ange ahuri qui, se cramponnant désespérément aux cornes de la chèvre, rugit dans un réveil subit et infidèle de la mémoire.

— Arrête, Abraham, arrête ! ne commets pas le crucifix de Zig Zag, ton fils inique.

Un tonnerre d'applaudissements accueillit l'artiste qui venait ainsi de se révéler improvisateur, et la représentation s'acheva devant une foule en délire.

Le colonel, venant dans les coulisses pour féliciter les acteurs, arriva au moment où Gonzague, au comble de l'exaspération, objurguait violemment le séraphin :

— Vois-tu, Titin, bête tu es né, bête tu mourras. Tu déshonores l'art dramatique. Je te retire ton rôle. F... le camp.

— Mais alors, Gonzague, demanda le colonel, par qui le remplaceras-tu ?

— Soyez tranquille, mon colonel, répondit Gonzague, je vais télégraphier à Mounet-Sully.

R. de Drée.

## Journaux du Front

DEUX POINTS DE VUE

Du Petit Boyau :

Paris, pendant une nuit, reçoit quelques bombes jetées par un zeppelin. Les journaux en remplissent leurs longues colonnes, et en font un plat, quoi.

Pendant une nuit les Boches nous lancent un million d'obus. Le journal écrit tout simplement : « Nuit calme. Rien à signaler. »

ON DIT...

De la Saucisse (journal d'observation) :

On dit que le président Wilson, à la suite du torpillage du navire *All right*, envoie une note énergique qui peut être considérée comme un véritable ultimatum. Nous applaudissons de toutes nos forces à cette mesure qui sera suivie, paraît-il, d'une note plus énergique encore en cas de non satisfaction.

A MON SAC

Vers extraits du journal *Le Mouchoir*, organe de Péril... (Ah Rions!) et des Poilus de la ... division.

On sent son amitié qui lourdement vous pèse,  
On le croit importun, gênant, embarrassant,  
On le laisserait là pour un rien, et pourtant,  
A la pause, c'est lui qui vous offre une chaise.

Dans la plaine, au moment où la rafale passe,  
Quand les canons vibrants sèment partout la mort,  
Quand on n'a plus d'espoir, seul il vous aide encore,  
Car il est le rempart, l'abri, la carapace...

Il est tantôt buffet, garde-manger, armoire,

Il compose à lui seul un complet mobilier.

Vient-on dormir ? De suite, il se fait oreiller,

Et s'il voulait parler... Il en sait des histoires.

O sac, vieux compagnon des longs jours de misère,

Écoute : si parfois j'ai mal parlé de toi,

C'est que je t'ignorais ; j'eus tort, pardonne-moi,

O sac ! O mon vieux sac, mon triste ami, mon frère

X...

UN DROLE D'ANIMAL

De l'Echo des Marmites :

Un poilu, retour d'une promenade dans le bois, raconte qu'un étrange animal vient de lui passer entre les jambes. Il a l'air assez ému.

UN COPAIN. — Quelle couleur ?

LE POILU. — Noir et blanc !

UN COPAIN. — Ça doit être une belette !

UN DEUXIÈME LARROX. — A moins que ce ne soit un jeu de dames !

LA CHASSE AUX MACARONIS

De l'Echo des Tranchées :

Voici l'époque où s'ouvre la chasse aux macarons. Les règlements militaires ne l'interdisent pas. Les poilus pourront donc chasser les macarons en disant, selon l'usage, de minces tiges de fer le long des tranchées où les macarons viennent boire, à la tombante. Ces reptiles s'y enfilent de toute leur longueur. Il n'y a plus alors qu'à retirer des tiges, dont la perforation demeure tout le long des macarons, et porter ceux-ci au cuisinier qui pourra en faire un succulent.

GASPILLAGE ALIMENTAIRE

De l'Echo des Guitounes :

BERLIN. — Le préfet de police vient de prendre arrêté interdisant d'une façon absolue aux propriétaires de chiens d'attacher ceux-ci avec des saucisses.

On sait que le kaiser n'a jamais pratiqué ce gaspillage alimentaire.

LE MOTIF

Du Tortillard (organe bi-mensuel, optimiste anti-lacrymogène) :

Un de nos mécanos, qui était tailleur dans le port du sous-aiguilleur de nuit, pour le motif suivant : « A fait dérailler son train en enfilant une aiguille la pointe. » Même pour un ancien tailleur, c'est d'une extravagance inutile et déplacée.

PETITES ANNONCES

De La Première ligne :

POILU, actuellement gêné, demande à emprunter jusqu'à la fin du prêt 1.000 francs. Donne en gage la certitude de la victoire. Ecrire : La Dèche, du journal.

De l'Echo des Marmites :

La direction de l'Echo des Marmites informe les bibliophiles qu'elle crée des abonnements à forfait pour toute la durée de la guerre au prix de 20 francs. L'abonnement comprend les sept numéros parus, dont les premiers sont presque épuisés, et tous les numéros parus d'ici la fin de la campagne.

La direction et la rédaction étant très occupées par les tranchées, adresser les demandes au correspondant Paris, M. Huet, 12, rue Guersant.

SITUATIONS Brochure envoyée franco, PIGIER rue de Rivoli 53, Paris.

Ayuntamiento de Madrid



# L'Humour et la Guerre



LA PETITE GUERRE

— C'est des blessés qui vous manquent ? Veux-tu que j'aie flanqué un coup de poing sur le nez de ton frère ?

(Léo Lechevallier.)



LA FRATERNITE DES PEUPLES

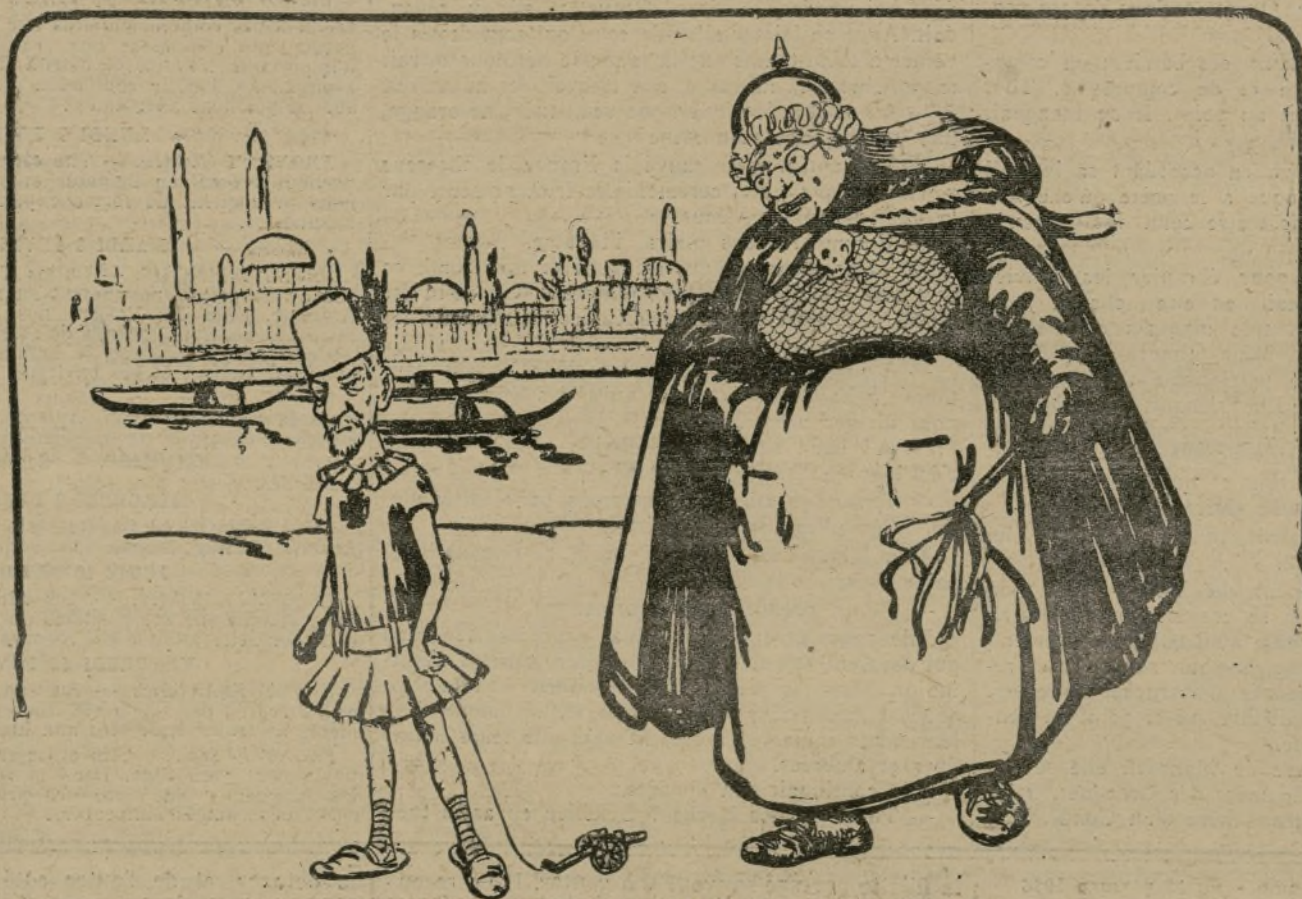
(Life, New-York.)



LA BONNE OCCASION

— Descends vite à la cave, Mélie... v'là les zeppelins... et profite donc de l'occasion pour me remonter une bouteille.

(Angell.)



LE JEUNE TURC. — Il paraît bien plus que son âge !...

(J.-P. Besson-Dandrieux.)



— Amiral, c'est un vapeur...

— Hissez notre drapeau allemand.

— ...Qui est armé en croiseur auxiliaire...

— Hissez la croix de Genève !

(Keller.)



— Je fournis de mouron le serin du colon ; tu parles d'un bénéfice !

— Va donc, eh ! mercanti...

(Emm. Huard.)



— Excusez-nous, sire, et prenez patience ; nous sommes obligés de rechercher un peu partout les stations de sous-marins allemands !...

(Numero, Turin.)



— Descendez, vous n'avez pas droit à cette place avec ce billet !

— T'en fais pas pour nous, vieux, on est aussi bien ici qu'en première...

(Emm. Huard.)



# Madame Timoré

VI

Devant le chef-d'œuvre de Mansart, elle se demandait si, n'étant pas la mère des Gracques, il lui était réservé d'être la grand'mère d'un Condé. Elle

— Tu as vu des Boches? Combien en as-tu tué?

Jeanne Landre.

# LES ÉPHÉMÉRIDES

## de la guerre

**FRONT RUSSE.** Tirs efficaces de l'artillerie notamment vers Riga. Dans la région de Tennent les Allemands ont lancé des projectiles ronds dégageant des fumées suffocantes.

Janine, en quelques secondes, vient de sou-  
tout cela : elle espère bien qu'étant donné la  
tance et le rideau d'arbres qui les sépare,

# L'Histoire de Janine

LE COUVENT -- LE MONDE -- LA VIE

## Le Couvent

Voilà Sultan, le bon chien de garde, avec lequel

Ayuntamiento de Madrid



# En feuilletant les Revues

Le Correspondant continue la publication du « Journal d'un grand blessé », par M. Charles Hennebois. Ce journal d'un officier français amputé et retenu prisonnier à Metz restera comme un témoignage des plus intéressants et des plus véridiques. Nous en détachons ces quelques lignes :

19 mars. — Les Français ? Comment ils se battent ? Il faudrait plusieurs livres pour pouvoir consigner, même brièvement, les faits d'armes dont s'entretiennent les nouveaux arrivés. Un pourtant, qui m'a emballé, mérite cet effort. C'était quelque part, sur le front. Une demi-section, aux tranchées avancées, en repoussant l'attaque de deux compagnies allemandes, s'était laissé couper. Ordre fut donné de tenir, et coûte que coûte, la place. Débordés bientôt par le nombre, ils pliaient cependant. Un fortin, à demi crevé, se trouvant à leur gauche, onze hommes et leur capitaine, après des efforts inouïs, parvinrent à s'y retrancher. Le siège commença. Nos soldats firent feu tant qu'il leur resta des cartouches. Ils tiraient à coup sûr, car les Allemands, renforcés de pionniers, étaient nombreux devant leur poignée d'adversaires. Vingt fois le brave chef de l'héroïque troupe fut sommé de se rendre. Chaque fois, le parlementaire fut brutalement repoussé. Vingt heures passèrent ainsi, mais nul renfort ne vint. Et plus de cartouches déjà ! Les Allemands, alors, mirent des pétards sur la gauche et firent sauter le fortin. L'explosion fut terrible. Le capitaine seul et quatre fantassins, étourdis par le choc, se trouvaient sur la brèche quand les Allemands arrivèrent. Le commandant prussien salua ces héros, tendit la main au capitaine, lui laissa son épée. « Vous nous avez tué cinquante ou soixante hommes », dit-il ensuite à l'officier. Et montrant aux Prussiens les débris de la troupe, il ajouta ces mots : « Contre de tels soldats, se battre est un honneur ! »

Est-il plus bel hommage, et dans des circonstances plus tragiques, plus belles, rendu à nos soldats ?... Je tiens ces détails du bon R..., survivant du fortin.

3 avril. — Un nouveau journal nous est né. On le distribue dans les chambres, gratuitement d'ailleurs. La Gazette des Ardennes, tel est le nom dont il s'affuble, n'a ni rédaction, ni bureaux. C'est un ramassis de nouvelles, toutes tendancieuses, destinées à décourager les prisonniers français et les habitants de la zone envahie par l'ennemi. Au dos de cette triste feuille commence aujourd'hui une liste de prisonniers français, avec leur nom et leur adresse. Le but de la publication est très clairement indiqué dans un appel à notre peuple, qui figure en première page : il s'agit de lui démontrer que son gouvernement le trompe sur le chiffre des prisonniers, etc., etc.

Nous avons cueilli, sans rien dire, la plupart des journaux et les avons placés au seul endroit qui leur convienne, dans les W.-C. de l'hôpital.

\*\*\*

La Revue de Paris publie des lettres que M. Rudyard Kipling écrivit récemment à M. André Chevrillon. Elles concernent les questions auxquelles tout le monde songe en ce moment. Voici un extrait d'une de ces lettres dont on goûtera le ton primesautier et incisif (les mots soulignés sont en français dans le texte) :

La campagne pour la conscription a poussé les différents membres des sociétés pacifistes à se manifester. Le jour viendra bientôt où les gens commenceront à se demander combien de ceux-là sont payés par l'Allemagne. Aussitôt ce cri lancé, vous en aurez des nouvelles. Les gens qui ont perdu ou donné de leurs amis ou parents s'éveillent à l'idée qu'il y a des traitres à tous les degrés de la société en ce pays.

Quant à la conscription, puisque tout soldat qui a

jamais senti le froid, l'humidité ou la fatigue est un partisan fervent du service obligatoire, et, puisque ses femmes et ses parents mâles ne voient pas la moindre raison — lui parti — pour que le fils d'un autre reste tranquillement chez lui, le sentiment public en Angleterre est presque tout entier en faveur de la conscription. Quelques-unes des trade-unions commencent à s'en rendre compte, mais jusqu'à quel point n'a découvert à quel point, à l'avenir, ce sera l'armée qui dominera. Nous avons encore beaucoup à apprendre, et nous apprenons de jour en jour.

En attendant, notre recrutement se poursuit régulièrement, et il faut plus de courage aujourd'hui pour rester chez soi que pour porter l'habit du roi. Quand on donnera une date précise pour la conscription des célibataires qui ne se sont pas présentés, on verra les hommes se précipiter en masse vers les bureaux d'enrôlement pour éviter l'imputation de s'être laissés chercher.

Les hommes qu'il aura fallu chercher feront des soldats fort utiles avec un peu d'attention — qu'ils recevront, n'en doutez pas, de la part de leurs camarades. Un curieux symptôme de notre vie sociale est la naissance de cette idée qu'il n'est pas tout à fait chic, à la campagne, d'acheter dans une boutique qui n'a pas envoyé un fils à la guerre. Comme toujours, ce sont les femmes qui lancent ces idées-là. Un autre symptôme, c'est la façon large et assez brutale dont on distingue — toujours dans le peuple — entre ceux qui partent et ceux qui ne partent pas. Il y a quelques mois, on disait : « Oh ! c'est un flemmard ! » Maintenant, « lâche ! » tout court. Ce sera bizarre, mais très anglais, si dans l'avenir nos divisions politiques se fondent sur cette nouvelle, ou, plutôt, primitive échelle de valeurs. On voit déjà naître une nouvelle aristocratie — de sang — qui est entièrement démocratique, puisqu'elle comprend les gens de toutes classes dont les parents ont été tués. Je ne peux vous dire le mélange de mépris et d'exclusivisme que traduit fort exactement le langage des enfants. Et, vous savez, les jeunes gens ne se préoccupent pas des nuances quand ils jouent ensemble ou quand ils errent après les gens dans la rue (ceci confirme ma théorie que les Anglais sont essentiellement une démocratie d'aristocrates).

\*\*\*

Dans la Revue de Paris, M. le contre-amiral Degouy publie un très important article qu'il intitule : « L'Efficacité du canal de Kiel », et où il nous démontre de quelle utilité fut ce canal pour les réapprovisionnements de l'Allemagne et combien il serait désirable que les Alliés se rendissent inutilisable :

Il n'est donc pas douteux — et l'on a vu que c'était, il y a presque un an déjà, l'avis d'un éminent ingénieur — qu'une attaque bien étudiée, bien combinée, d'une flotte aérienne sur le canal maritime allemand produirait les plus intéressants résultats. Cette voie d'eau ne serait pas seulement obstruée pour plusieurs jours par les débris des ponts métalliques brisés et des piles effondrées ; elle pourrait être détruite elle-même sur plusieurs points et le désastre serait d'autant plus grand que le défaut d'écluses intérieures ne permettrait pas d'en localiser les effets en ce qui touche la hauteur du plan d'eau.

Tant y a que, pour la seule opération visant le canal maritime — il peut y en avoir d'autres : bombardement de l'arsenal de Kiel, attaque des ouvrages de Cuxhaven, etc. — il faut compter de 120 à 150 appareils, réserves comprises. Soyons bien assurés qu'entreprendre dans ces conditions et quelles que fussent les mesures de défense prises par l'ennemi, l'affaire serait largement fructueuse.

ce qu'elle a fait là ! c'est de la noirceur, de l'hy-po-crisie...

— Eh ! mon Dieu ! implore-t-elle, toute contrite, vous qui m'avez créée, vous savez bien mes vilains défauts !... Permettez que je devienne meilleure, aidez-moi à être telle que vous me voulez !

Et Janine quitte la chapelle pleine de bonnes dispositions : cette fois-ci elle évitera la cour et la terrasse, elle reviendra par le cloître, car c'est l'heure de la classe de littérature ; elle n'a que le temps d'aller chercher la permission de rentrer et d'avouer sa faute à la maîtresse générale... ce sera bien dur !

Tout près d'elle, au tournant du grand corridor de pierre, la petite pensionnaire a entendu un bruit de chapelet et de médailles qu'elle reconnaît bien.

C'est Mère Aimée de Jésus, la maîtresse générale, sa grande amie, sa confidente, celle qui, seule au couvent, a une influence sérieuse sur la petite rebelle ! Elle a su la traiter toujours avec tant d'indulgence et de bonté, que Janine ne lui a jamais résisté. Mais aujourd'hui... oh ! elle aimerait bien mieux ne pas la rencontrer là ! c'eût été moins dur d'aller lui avouer sa faute dans le mystère de la cellule.

Un beau sourire maternel et une parole douce l'accueillent.

— Nine, ma petite fille, que faites-vous là à cette heure ? Vous êtes toute pâlotte ! Vous avez eu encore mal à l'estomac, ce matin, j'en suis sûre.

Il est certain que Janine ne se sent pas bien, elle se trouve même toute bouleversée et son cœur bat très vite.

— Mon Dieu ! ma mère, il est vrai que je me sens un peu souffrante !

— Oh ! la pauvre chérie ! Venez vite dans ma

## TRIBUNAUX

### Un dévoyé renvoyé au front

LE MANS. — La brillante conduite au feu du lieutenant de cavalerie Henri-Marie Ayet, âgé de trente-cinq ans, lui avait valu une citation à l'ordre du jour. Blessé et évacué, l'officier mena au Mans et à Angers une conduite si scandaleuse qu'il fut rayé des cadres par mesure disciplinaire.

M. Ayet, qui avant la guerre avait été inscrit au barreau d'Angers et à celui de Nantes, n'en persista pas moins à arborer l'uniforme, en même temps qu'il portait le ruban de la Légion d'honneur.

Le conseil de guerre de la 4<sup>e</sup> région vient de lui infliger six mois de prison. De nouveau versé dans le service armé, il retournera au front pour se réhabiliter.

## Faits divers

### PARIS

#### Le frère de Pégoud se suicide dans un bois

Dans la matinée d'hier, vers 9 heures, dans le bois des Hospices, situé sur le territoire du Petit-Bicêtre et à 50 mètres environ de la route de Choisy-le-Roi à Versailles, un passant apercevait le corps d'un homme qui se balançait suspendu par une corde à une branche d'arbre.

Le premier devoir du passant fut de couper la corde et de se rendre compte si l'homme vivait encore. Mais la mort avait fait son œuvre, le corps était rigide.

Informé, le commissaire de police de Vanves se rendit sur les lieux, et, tout de suite, il put établir l'identité du défunt.

Le désespéré n'était autre que le frère du célèbre aviateur Pégoud, âgé de trente-six ans, demeurant dans un hôtel garni tenu par M. André, route de Versailles, au Petit-Bicêtre.

Le corps fut transporté à cette adresse, et une enquête a été ouverte afin de rechercher les circonstances qui ont pu déterminer le malheureux à mettre aussi tristement fin à ses jours.

Jusqu'à présent, les investigations n'ont donné aucun résultat appréciable. François Pégoud était mobilisé comme mécanicien aux ateliers Nieuport, à Villacoublay, et rien dans son existence ne pouvait faire prévoir sa funeste détermination.

### DÉPARTEMENTS

#### Asphyxié dans un incendie

BOIS (Dépêche particulière). — Au cours d'un incendie qui a éclaté dans une maison, à Pierrefitte-sur-Sauldre (Loir-et-Cher), M. Dabard, âgé de soixante-dix-neuf ans, qui l'habitait, est mort asphyxié.

#### Cinq hommes tués accidentellement par une grenade

HAZEBROUCK. — Le Cri des Flandres annonce aujourd'hui qu'un accident très grave s'est produit à Merville, près d'Hazebrouck.

Un officier anglais faisait à ses hommes la théorie sur l'emploi des grenades à main lorsque celle qu'il avait en main éclata. Cinq hommes furent tués sur le coup, vingt-quatre autres sont blessés dont quatre très grièvement.

aura pas bien vue. Mon Dieu, il ne lui déplait pas qu'il la regarde un peu ; mais elle aimerait mieux que ce soit au moment où elle se trouverait dans la plénitude de ses charmes.

D'une main furtive, elle peigne ses cheveux blonds, les partage au milieu du front ; elle a maintenant l'air séréphique, elle le sait : c'est le moment de faire une promenade du côté du pavillon de M. l'aumônier et, le regard luisant sous les cils abaissés, Janine avance à pas lents, dans la cour des grandes, tenant à la main sa rose qu'elle effeuille machinalement. Où va-t-elle ainsi ? A la chapelle qui est toute proche, et comme elle passe au pied de la terrasse, les yeux baissés en une pose méditative, elle entend le bruit d'une porte vitrée qu'on ferme... Il est parti, parce qu'il l'a vue ! « On n'est pas plus discret, bougonne la jeune fille un peu dépitée. Eh ! monsieur Lohengrin, vous pourriez bien rester ! Avec ça que vous vous gémiez tout à l'heure pour vous rincer l'œil, quand vous vous croyiez abrité par les arbres ! »

Janine se sent maussade quand elle pénétre dans la chapelle. Mais son humeur cède bien vite cependant devant le beau Christ de pierre qui, au fond du sanctuaire, dans la lumière bleue qui descend d'un vitrail, lui tend les bras en un geste de miséricordieux appel.

Elle s'agenouille sur les marches de l'autel et avec un attendrissement plein de douceur, elle murmure : « Oh ! mon Dieu, que vous êtes donc bon de toujours m'accueillir avec tout votre amour ! Je sais si mal vous aimer, moi ! »

Et la fillette fait son examen de conscience : pourquoi est-elle venue là, dans cette chapelle ?... Pas pour prier, hélas !... mais pour se montrer, les yeux baissés, l'attitude séréphique, à un beau chevalier qu'elle veut séduire... C'est très vilain

cellule, que je vous donne un peu de ce bon élixir d'arquebuse qui vous remonte si bien !

Et Mère Aimée de Jésus prend sa benjamine par la main et la conduit, avec des mots de tendresse, dans sa chambre.

Oui, Janine aime mieux cela ! Là, elle dira tout. Elle ne peut plus laisser subsister l'erreur de la bonne Mère. Ce serait mal ! Pour prendre du courage, elle boit d'un trait le réconfortant breuvage. Dieu ! que c'est bon, fort et doux ! Une chaleur vivifiante envahit la fillette ; les roses reviennent à ses joues, elle ne tremble plus, et tout à coup, avec hâte, elle s'écrie :

— Mère Aimée de Jésus, c'est vrai que j'avais mal à l'estomac quand je vous ai rencontrée, mais c'était d'émotion. Ce n'est pas parce que je suis malade que j'ai quitté la classe, c'est parce que je me suis fait mettre à la porte.

La maîtresse générale étouffe une exclamation indignée et douloureuse.

— Encore, Janine ! mais vous oubliez donc que vous avez quinze ans ?

Dieu ! que c'est ennuyeux d'être aussi âgée, à chaque instant tout le monde lui jette ses quinze ans à la face, comme un opprobre.

— Et, qu'avez-vous fait ma fille ?

— J'ai traversé la classe à quatre pattes pour aller chercher un billet que me lançait André.

Mère Aimée de Jésus, devant l'inattendu du cas, a grand peine à réprimer un sourire. Mais Janine ne s'aperçoit de rien ; elle est tout à la joie de son aveu ! Voilà sa conscience libérée... Ouf ! Il était temps, elle étouffait ! Et elle a peine à redevenir contrite pendant le sermon que lui adresse la bonne religieuse. Cependant, elle s'attendrait lorsqu'elle entend ces indulgentes paroles :

(A suivre.)



**A l'Opéra.** — On donnera aujourd'hui le deuxième acte du *Cid* avec Mlle Anna Johnson et le corps de ballet. Le programme comprend : la première du quatrième acte de *Roméo et Juliette* avec M. Lafitte et Mme Gills. On entendra en outre le troisième acte de *Patrie* avec Mlle Bréval, Mme Campredon et M. Gresse, et *Théodora*, de M. Xavier Leroux, avec Mme Lapeyrette et M. Darmel.

**A la Comédie-Française.** — Lundi 14, relâche. Mardi 15, en soirée, à 7 h. 3/4 (abonnement), la *Première Béatrice*, la *Figurante*. Mercredi 16, en soirée, à 8 heures, le *Dédale*. Jeudi, matinée à 1 h. 1/2 (abonnement, billets blancs), les *Honnêtes femmes*, la *Nuit d'octobre*, *Brillannicus*; en soirée, à 7 h. 3/4 (abonnement), le *Barbier de Séville*; première représentation, l'*Augusta*. Vendredi, en soirée, à 8 heures, l'*Ami des femmes*. Samedi, soirée à 8 heures, la *Figurante*, l'*Augusta*. Dimanche, matinée à 1 h. 1/2, les *Affaires sont les affaires*; en soirée, à 8 heures, *Primerose*.

Nous avons annoncé qu'une grande matinée de gala serait donnée le 4 mars à la Comédie-Française, au bénéfice de l'hôpital de blessés militaires de l'Ecole Normale Supérieure. On entendra Mme Rose Caron dans *Orphée* (1774), avec Mlle Mathieu-Lutz, de l'Opéra-Comique; Mlle Chénal, MM. Lafitte et Gresse, de l'Opéra, dans *l'Iphigénie*, de Piccini (1781); M. de Max et Mlle Jane Pierly dans une pièce écrite spécialement pour eux par M. H. Kistemaekers; Mlle Marie Leconte et M. Georges Berr dans *Ceux qui restent*, pièce inédite d'André Rivoire; Mme Bartet et M. Albert Lambert dans *Vitrail*, poème dramatique inédit de M. René Fauchois; des Nocturnes, des Préludes et des Mazurkas, de Chopin, joués par Mlle Geneviève Dehelly et accompagnés de danse par les artistes de l'Opéra; la *Marche funèbre*, de Chopin, et l'*Élégie*, de Gabriel Fauré, interprétées par quinze virtuoses violoncellistes, ces deux œuvres servant de thème à une cérémonie funèbre en hommage aux héros morts pour la patrie; enfin, la *Marseillaise*, chantée par Mlle Chénal. Orchestre, sous la direction de MM. Paul Vidal, Chabot et Büsser, chefs d'orchestre de l'Opéra-Comique et de l'Opéra.

On peut, dès à présent, s'inscrire à la Comédie-Française (téléph. Gut. 02-22) ou au secrétariat de l'hôpital de l'Ecole Normale, 45, rue d'Ulm (tél. Gob. 06-45).

Prix des places (droits des pauvres compris) : avant-scènes, premières loges, baillonnies, fauteuils d'orchestre et de balcon : 25 francs la place; deuxième loges, 15 fr.; stalles d'orchestre, deuxième loges de côté, fauteuils des troisièmes (1<sup>er</sup> rang), 10 fr.; autres places, 5 fr., 3 fr. et 1 fr. 50.

**A l'Odéon.** — Mercredi 16, soirée à 8 heures, *L'Espionne*. Jeudi 17, matinée à 1 h. 1/2, le *Barbier de Séville*, une *famille au temps de Luther*; conférence de M. Le Goupils (abonnement, série verte); soirée à 8 heures, la *Famille Benoiton*. Vendredi 18, soirée à 8 heures, *Charles II et Buckingham*. Samedi 19, matinée à 2 heures, *L'Espionne*; soirée à 7 h. 1/2, l'*Artésienne* (orchestre Colonne-Lamoureux, sous la direction de M. Chevillard). Dimanche 20, matinée à 2 heures, le *Dépit amoureux*, le *Roman d'un jeune homme pauvre*; soirée à 7 h. 1/2, la *Vie de bohème*.

**Au théâtre des Champs-Élysées.** — Aujourd'hui dimanche, Victor Charpentier donnera les *Nuits d'été*, de Berlioz, chantées par Plamondon; la *Vie du poète et Napoli*, de Gustave Charpentier; la *Cathédrale victorieuse*, de Renschel. Le maître Diemer jouera du clavecin. M. Vesnitch, ministre de Serbie, prononcera une allocution avant le concert. Orchestre, chœurs et grand orgue (200 exécutants).

**Au Trocadéro.** — Aujourd'hui, cinquième matinée de la Coopération des Artistes. Programme extraordinaire : *Alceste* (premier acte), par Mme Isnardon et M. Allard; *Manon* (3<sup>e</sup> acte), Mlle Brunet, MM. Payard et Payan. A la demande générale, deuxième et dernière représentation de *L'Homme des Allées à la France* par Mlle M. Roch, M. L. Derval, Bertrand, Suz. Devoyod, Suz. Lazare. L'opérette française sera représentée par les airs célèbres de Lecoq, chantés par Mlle Rosalia Lambrecht, et la scène de la *Poupée* par Mlle Angèle Grill. Le célèbre ensemble russe des *Bahalaikas Volga*, ballet blanc dansé par vingt-cinq sujets de l'Opéra; *Mon village*, nouveau divertissement alsacien dansé et chanté par Mme Charles, Bos et Bugg, de l'Opéra, et dix petites Alsaciennes. Interprète : Mme Roger-Miclos, Jane Pierly, Mlle Mad. Bonnard, Suz. d'Astoria, Charlotte Mutel; MM. Fursy et Jules Moy. Orchestre de cinquante musiciens, sous la direction de M. Emile Bourgeois. Places de 1 fr. à 5 fr.

**A la Sorbonne.** — Aujourd'hui, à 3 heures précises, dans le Grand Amphithéâtre de la Sorbonne, dix-huitième représentation des Matinées nationales, fondées par l'Œuvre fraternelle des Artistes, avec le concours de Mme Blanche Pierson, Mlle Berthe Bovy, Mme Lherbay, de la Comédie-Française, Mme Mary Garden, de l'Opéra-Comique, M. Polin, M. André Lévy, M. Henry Rabaud et de l'orchestre de la Société des Concerts du Conservatoire.

Allocution de M. Léon Bérard, député des Basses-Pyrénées.

**Aux Capucines.** — Aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, nouvelle matinée du grand succès *En franchise!* la délicieuse revue de MM. Hugues Delorme et C.-A. Carpentier; *A l'étage au-dessus*, l'amusante comédie de M. Maurice Hennequin, et *Oh! pardon!* le joli prologue de M. René Chauvel, avec toute la brillante interprétation du soir, miss Campton, Mlle Méridol, Darns, Albany, Darlys, Carel, Calvet, MM. Berthez, Etchepare, Grouillet, Signoret jeune, G. Bataille, etc.

## DIMANCHE 13 FEVRIER

### La matinée

Opéra. — A 1 h. 30, le *Cid* (2<sup>e</sup> acte); *Roméo et Juliette* (1<sup>er</sup> acte); *Patrie* (3<sup>e</sup> acte); *Théodora*.  
Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Gringoire*, l'*Ami Fritz*.  
Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Lakmé*, les *Noces de Jeannette*.  
Odéon. — A 2 heures, *L'Espionne*.  
Théâtre Réjane. — A 2 heures, *Madame Sans-Gêne*.  
Théâtre-Lyrique. — A 2 h. 15, *Rip*.  
Même spectacle que le soir : Ambigu, 2 h. 15; Antoine, 2 h. 30; Apollo, 2 h.; Athénée, 2 h. 30; Bouffes-Parisiens, 2 h. 30; Capucines, 2 h. 15; Châtelet, 2 h. 30; Cluny, 2 h. 15; Déjazet, 2 h. 30; Gaité-Lyrique, 2 h. 30; Grand-Guignol, 2 h. 30; Gymnase, 2 h. 30; Porte-Saint-Martin, 2 h.; Palais-Royal, 2 h. 30; Renaissance, 2 h. 30; Sarah-Bernhardt, 2 h. 15; Variétés, 2 h.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMAS

Gaumont-Palace. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)  
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — (Voir programme soirée.)  
Omnia-Pathé (à côté des Variétés). — (Voir programme soirée.)  
Tivoli-Cinéma. — A 2 h. 30. (Voir programme soirée.)  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — (Voir programme soirée.)

**La soirée**  
Comédie-Française. — A 7 h. 45, le *Demi-monde*.  
Opéra-Comique. — A 8 heures, *Manon*.  
Odéon. — A 7 h. 30, l'*Assommoir*.  
Réjane. — Relâche.  
Théâtre-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Poupée*.  
Antoine. — A 8 h. 30 et à 8 h. 15 (2 h. 30 jeudi et dim.), la *Belle Aventure*.  
Apollo. — A 8 h. 15, la *Cocarde de Mimi Pinson*.  
Athénée. — A 8 h. 30, l'*École des civils*.  
Ambigu. — A 8 h. 30, la *Petite Fonctionnaire*.

**Bouffes-Parisiens.** — A 8 h. 15, les *soirs*, *Kit* (Max Dearly), *Capucines* (tél. 156-40). — A 8 h. 30, *En franchise!* revue; *l'étage au-dessus!* Oh! pardon!  
**Châtelet.** — A 7 h. 55, les *Exploits d'une Petite Française*.  
**Cluny.** — A 8 h. 30, les *Forfaits de Pipermans*, les *Jocrisses de l'amour*.  
**Déjazet.** — A 8 heures, les *Fiancés de Rosalie*.  
**Gaité-Lyrique.** — A 8 h. 30, *Coralie et Cie*.  
**Grand-Guignol.** — A 8 h. 45, l'*Angoisse*, le *Siège de Berlin*.  
**Gymnase.** — A 8 h. 45, les *Deux Vestales*.  
**Porte-Saint-Martin.** — A 7 h. 45, *Anna Karéntine*.  
**Palais-Royal.** — A 8 h. 30, le *Pollu*; *Hortense a dit* : *J'en ferai...*  
**Renaissance.** — A 8 h. 30, la *Puce à l'oreille*.  
**Théâtre Sarah-Bernhardt.** — A 8 heures, le *Chemineau*.  
**Variétés.** — A 8 h. 30, *Miquette et sa mère*.  
**Vaudeville.** — Mat. à 2 h. 30, soir. à 8 h. 30, *Cabiria*, l'œuvre de Gabriele d'Annunzio, musique de Ilbrando di Parma.

### MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMAS

Olympia (tél. 44-68). — 2 h. 30 et 8 h. 30, *Ma Gosse*, avec Polaire et Magnard, dix vedettes et attractions.  
Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, l'*EX noir*; la *Défense de nos lignes en Artois*. Loc. 4, r. Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.  
Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (24, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.  
Omnia-Pathé. — Le service secret; le Bracelet de platine (suite des Mystères). Actualités militaires.  
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.  
Tivoli-Cinéma. — De 2 h. 30 à 8 h. 30, les *Mystères de New-York*.

## COURS ET CONFÉRENCES

Rien de ce qui touche au théâtre n'est étranger à M. Brisson. Aussi, avec quel agrément, quelle connaissance du sujet il nous parla du Soldat au Théâtre. Il fit la psychologie du soldat, puis aussi du public qui, à certaines heures, raffole du colonel amoureux de la veuve, et puis de Flambeau, le grognard épique, et s'amuse du soldat de Courteline aux jours de paix pensant que les soldats ne songent plus à la caserne. M. Adolphe Brisson, très applaudi, évoque le soldat de 1915, celui que nous appelons le poilu et qui restera immortel dans l'histoire, et se demande quel génie écrira ce poème-là... Après la conférence, les universitaires écoutèrent dans la joie un acte à comble de *Jacquet*, joué avec une verve délicieuse par Mlle Yvonne Printemps, M. Defreyne, Mme Marie-Laure et Mlle Garcia.  
Cette conférence paraîtra dans le *Journal de l'Université des Annales* (51, rue Saint-Georges).  
Université des « Annales » (51, rue Saint-Georges, Paris). — Demain lundi 14 février, à 2 h. 1/2 : Impressions, choses vues, conférence par M. Maurice Donnay, de l'Académie française.

## Nouvelles parlementaires

### L'affectation des pères de famille dont les fils sont mobilisés

M. Henry Paté, député de Paris, membre de la commission de l'armée, vient d'adresser une lettre au ministre de la Guerre pour lui demander que les pères de famille, mobilisés au front, soient incorporés dans les mêmes régiments ou les mêmes compagnies, ou les mêmes sections, que leurs fils mobilisés aussi, ou pour que la mutation de leurs fils soit prononcée pour les régiments ou les compagnies, ou les sections, où ils se trouvent eux-mêmes.

### Pour les réformés n° 2

M. Pierre Masse, Léon Bérard et plusieurs de leurs collègues viennent de déposer une proposition de loi demandant qu'il soit alloué un secours fixe de 50 francs par mois aux sous-officiers, caporaux et soldats non hospitalisés et réformés n° 2, à titre définitif ou temporaire, qui auront été incorporés pendant soixante jours au moins, et qui seront hors d'état de reprendre un travail normal en recevant les soins que nécessite leur état.  
Ce secours serait accordé pour une durée de six mois et renouvelable de six mois en six mois.

### L'utilisation des auxiliaires

Le ministre de la Guerre a récemment saisi ses collègues du cabinet de l'importante question de l'utilisation des auxiliaires. Une circulaire sera prochainement signée à ce sujet par le général Gallieni.  
Les points principaux viseraient le lieu d'incorporation qui, sauf exception, doit être aussi proche que possible du domicile de l'homme convoqué, afin de lui donner les facilités des plus grandes pour participer à la vie économique.

## Conseil des ministres

Le Conseil des ministres, réuni hier matin à l'Élysée, sous la présidence de M. Poincaré, s'est entretenu de la situation diplomatique et militaire.

## A l'Hôtel de Ville

### Le salut de Paris à la ville de Rome

Le président du Conseil municipal a envoyé hier le télégramme suivant au prince Colonna, syndic de Rome :  
*Au moment où Rome accueille les représentants de la France et les reçoit au Capitole, je me fais l'interprète du Conseil municipal de Paris et de la population en vous envoyant le salut de notre Cité.*

A. MITHOUARD.

### L'office départemental

L'office départemental des œuvres de guerre de la Ville de Paris s'est réuni hier pour prendre connaissance de la situation financière au 31 janvier dernier.  
Depuis la création de l'office, c'est-à-dire au mois d'août 1914, les recettes se sont élevées à :  
Dons en nature (évaluation)..... Fr. 400.000  
Dons en espèces reçus à l'Hôtel de Ville..... 862.934 75  
Prod. de la Journée de Paris (14 juil. 1915)..... 579.099 55  
Total..... 1.822.034 30  
Les dépenses sont de..... 1.373.666 85  
En caisse..... 448.367 45  
dont 214.933 fr. 05 restent à affecter.  
Sur cette somme, il est attribué 167.000 fr aux sections du Triot du Soldat, des Prisonniers et des Réfugiés.

## Ayuntamiento de Madrid

### INFORMATIONS

La médaille militaire vient d'être conférée au maréchal de logis de cavalerie Emmanuel-André Lemaître, pilote à l'escadrille N-26, avec la mention suivante :  
« Pilote audacieux et adroit, s'est fait distinguer précédemment dans un combat aérien au cours duquel il avait été blessé. Le 17 janvier 1916, au cours d'une reconnaissance, a attaqué à l'intérieur des lignes adverses deux avions ennemis qui barraient la route. Son passage ayant été grièvement blessé au cours du combat, a conservé le sang-froid et l'adresse nécessaires pour échapper à ces deux adversaires qui s'acharnaient après lui. A repassé les lignes à 600 mètres d'altitude, ramenant un avion criblé de balles. »  
Cette citation comporte l'attribution de la croix de guerre avec palme.

### CERCLES

Le comte des Nouhes, présenté par MM. le vice-amiral comte de La Jaille et le colonel Halgouet, a été admis au Cercle Agricole.  
Au scrutin de ballottage du Cercle de l'Union artistique ont été reçus, à titre de membre permanent, le marquis de Rougé, présenté par M. de Chalanat et M. Huard; à titre temporaire, M. Théodore Davis Boal, présenté par M. Aignan et par M. Armand Brun.

### NAISSANCES

La princesse Henri de Polignac a mis au monde une fille qui a reçu les prénoms de Thérèse-Henriette.  
Le prince Henri de Polignac, capitaine d'infanterie, est mort glorieusement en automne dernier.  
Mme P. Chevalier-Arbel, femme du sous-lieutenant front, est mère d'une fille.  
Mme Jean de France a mis heureusement au monde, à Campigneulle, un fils, qui a été appelé Jacques.

### DEUILS

Nous apprenons la mort :  
De M. Dugué-Mac Carly, ancien trésorier général de l'ancien ministre plénipotentiaire de la principauté de Monaco, Rome.  
De Mme Vallery-Radot, mère de M. René Vallery-Radot, gendre de Pasteur.  
De M. Paul-Hippolyte Piédelidère, substitut du procureur général près la cour d'appel de Paris, décédé à cinquante-cinq ans.  
Du Docteur Fleysac, conseiller général républicain de la Creuse.  
De M. Charles Vincens, assureur maritime, membre de l'Académie de Marseille, père de la comtesse Jules de Blegier et de la comtesse de Fossa, décédé à quatre-vingt-trois ans.  
Du capitaine commandant d'escadron Maurice Schlumberger, chevalier de la Légion d'honneur, cité deux fois à l'ordre de l'armée, tué le 22 novembre, obligé d'atterrir dans les lignes ennemies. Il était âgé de vingt-six ans et fils du colonel Robert Schlumberger.  
De l'aviateur Maurice Chalhou, en littérature Maurice Chalhou, mort à Etampes, par suite d'un accident d'aviation, âgé de trente-deux ans.  
De M. Henri Martell, décédé à Dinard. Il était le frère de M. Edmond Martell, de la baronne de Vaufréland, décédé, de la baronne de Noirmont.

## Correspondance

Nous avons reçu la lettre suivante :

A M. le Rédacteur en chef du journal *Excelsior*, Monsieur,

A mon tour, monsieur, je vous prie de vouloir bien faire paraître dans votre prochain numéro le récit réel de la prise du premier drapeau allemand que voici, et dont le même fut rédigé et envoyé par mes mains au grand quartier général.

Le matin du 14 août 1914, le premier bataillon de chasseurs prenait contact devant les positions de Saint-Blas, où l'ennemi était retranché. Après une chaude journée, à notre 75, après huit heures de combat, réduisit les canons allemands au silence, l'ordre fut donné, vers 5 heures du soir, au 1<sup>er</sup> bataillon de chasseurs de prendre les positions d'assaut. Après un magnifique élan, nous étions maîtres des premières lignes, faisant de nombreux prisonniers. C'est alors que le capitaine Moreau me donna l'ordre de conduire vers l'arrière un convoi de prisonniers parmi lesquels se trouvaient deux officiers, l'un d'eux porte-drapeau du 1<sup>er</sup> d'infanterie allemande. Pour remplir cette mission, j'ai pris une escouade et fait part du renseignement à mes hommes pour questionner les prisonniers. Le clairon français, pour faire savoir qu'un Alsacien, causant très bien français, pourrait nous donner ce renseignement précieux. Je le pressai alors de questions et, après un tête-à-tête de quelques instants, je pus savoir approximativement l'endroit où était caché l'ennemi. Au retour de ma mission, je donnai le renseignement au capitaine Moreau.

Sur ma demande, il m'autorisa à prendre ma demi-section pour attaquer la ferme où des Allemands s'étaient réfugiés. Le 15 août, au lever du jour, nous attaquâmes donc la ferme où nous trouvâmes peu de résistance.  
Pendant ce temps, le lieutenant Lasnier nous avait rejoint et nous nous mîmes en devoir de fouiller la ferme. Je me tai alors avec plusieurs de mes hommes dans le grenier, foin où un Allemand était couché, ayant une blessure au pied. Sitôt notre apparition, l'homme, troublé, ne savait que faire. Cette inquiétude nous attira près de lui. A notre grande stupefaction, il était couché sur la hampe du drapeau. L'ennemi fut remis au lieutenant Lasnier, qui le fit venir au commandant Tabouis.  
Voici en quelles circonstances, monsieur, j'ai réussi m'emparer du drapeau du 133<sup>e</sup> d'infanterie allemande le 15 août 1914.

JOSEPH FOULFOIN.

## Communiqués

L'Œuvre du Vêtement du Prisonnier de Guerre de France, pour le 14 février, 40, rue de La Boétie, une exposition de peinture. Cette manifestation d'art et de bienfaisance réunit des œuvres de nos plus célèbres peintres. MM. Bernad, Caro-Delvalle, Chabas, Dagnan-Bouveret, Dauterive, Maurice Denis, Abel Faivre, Frieseke, Gervex, Guillaume Lebourg, Lévy-Dhurmer, Le Sidaner, René Ménard, Roll, Lucien Simon, Vuillard, Willette, etc., etc., ont exposé des tableaux dont la vente, selon leur généreux vouloir, viendra accroître les ressources du Vêtement du Prisonnier de Guerre.  
Le Comité de Coordination des Secours aux Soldats, grâce aux souscriptions de généreux donateurs, a pu fournir plus de douze cents appareils à douches chaudes aux unités du front. Les lettres des chefs des unités pourvus témoignent que les poilus apprécient hautement bienfaits de la douche, qui contribue à les maintenir sains et en force et à les préserver des maladies épidémiques. Faisant appel à la solidarité patriotique de tous Français, le Comité de Coordination, 57, rue Saint-Denis, à Paris, prie les amis du soldat de lui adresser leurs souscriptions.



# LES SPORTS

**Brevet de marche du C.E.P.** — Pour la dixième fois consécutive, le C.E.P. fait disputer ce matin son dixième Brevet de marche de 10 kilomètres, en moins de sept heures.

## FOOTBALL ASSOCIATION

**Ligueurs contre unionistes.** — Cet après-midi, à 2 h. 30, sur le terrain du Red Stear, 58, rue de la Chapelle, à Saint-Ouen, se rencontreront le C.A. de Paris et le C.A.S. Générale. Ce match, du plus grand intérêt, produira à coup sûr une belle recette, et c'est ainsi qu'une fois de plus, grâce à des sportifs de l'arrière, les poilus sportifs du front recevront de nombreux ballons.

En raison de l'intérêt du match, pas de billets de faveur.

**Les Challenges de la F.G.S.P.F.** — Challenge Estovir, poules finales : Etoile des Deux-Lacs contre U.S. des Pavillons, 2 h. 30, à Pavillons; C.A. Rosaire contre C.S. des Epinettes, 2 h. 30, à Gentilly. Coupe de la Commission : Patronage Olier contre U.A. Chantier, 2 h. 30, à la Vache Noire. Challenge des Marie-Louise : Jeanne contre Lorette-Sports; U.S. de Passy contre J.A. Levallois; Championnet-Sports contre S.L. de Vaugirard; C.S. des Epinettes contre A.S. Bon-Conseil; B.N. Sports contre Michael Club; E.S. St Michel contre S.L. Vaugirard. Coupe Nationale : En vue de la Coupe Nationale, la J.A. d'Angoulême et l'U.A. de Cognac se rencontreront à Cognac, au clos Callendreau.

## FOOTBALL RUGBY

Au Parc des Princes. — Pour la réouverture, aujourd'hui, à 2 h. 30, Stade Français contre Stade Rambolain.

## AVIATION

**Pour nos aviateurs bombardiers.** — Le comité exécutif de la Ligue Aéronautique de France qui, on se le rappelle, réunit dans un seul et même groupement la Ligue Nationale Aérienne, l'Association Générale Aéronautique et le Comité National pour l'Aviation Militaire (siège social : 35, rue François-I<sup>er</sup>) vient de décider :

Sur la somme de 45.000 francs, dont dispose la Ligue en faveur des aviateurs bombardiers, le Comité va envoyer de suite, sous forme d'une médaille d'argent avec inscription, l'hommage de son admiration à ceux de nos héros de l'air dont la vaillance et l'habileté ont assuré l'efficacité des bombardements de Ludwigshafen, Carlsruhe, Pechelbrunn, Saarbrück, Dillingen, Trèves, etc. (sur cette somme de 45.000 francs, 15.000 francs ont été remis par une généreuse étrangère qui s'intitule « Française de cœur »).

Un autre envoi, également prochain, honorerait l'audace et l'adresse des hardis aviateurs du récent bombardement de Fribourg-en-Brisgau; d'autres suivront, car la noble « Française de cœur » a suscité, et ne peut manquer de susciter encore, parmi les membres de la Ligue et dans le public patriote, de nombreux imitateurs; les raids des zeppelins soulignent d'ailleurs l'opportunité et l'heureuse initiative prise par la L.A.F.

## MARCHE

**Les Audax pédestres.** — Aujourd'hui, 30 kilomètres dans les bois de Verrières, la vallée de la Bièvre et les bois de Meudon. Rendez-vous à 7 h. 30, route de Versailles.

# La Bourse de Paris

DU 12 FEVRIER 1916

La hausse se poursuit sans interruption dans le groupe des cuprifères, où le Rio ne gagne pas moins d'une cinquantaine de points à terme. De même, parmi les valeurs espagnoles, l'Extérieure continue à s'améliorer. Par ailleurs, l'activité est suffisante, mais les cours ne s'éloignent guère de leur niveau précédent.

Nos rentes valent toujours, le 3 0/0, 61; le 5 0/0, 87,25. Du côté des fonds étrangers, l'Extérieure passe à 90,95; le Russe 1867 s'inscrit à 79,75, le 1906 à 83,70; le Japon 1913 vaut 512, le Brésil 1909 304,50.

Aux sociétés de crédit, la Banque de France se tasse légèrement à 4.470; Crédit Lyonnais 981.

Grands Chemins français peu traités. Fermeté des lignes espagnoles, du Nord-Espagne à 420, du Saragosse à 415, des Andalous à 353.

Le Rio s'avance à 1.745 à terme.

## COURS DES CHANGES

Londres, 28,01; Suisse, 112 1/2; Amsterdam, 247; Péterograd, 185; New-York, 587 1/2; Italie, 87 1/2; Barcelone, 559 1/2.

# POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25  
Par poste, recommandé... 4 fr. 00  
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 1 fr. 75  
Par poste, recommandé... 2 fr. 30

## CHEMINS DE FER DE L'ETAT

Service Paris-Royan

Pendant la saison d'hiver, les communications entre Paris et Royan, plage pour laquelle il est délivré des billets d'hiver, sont assurées par les trains ci-après :

Au départ de Paris : 1<sup>o</sup> Train de jour partant de Paris-Montparnasse à 8 h. 15 et arrivant à Royan à 19 h. 34; 2<sup>o</sup> Train de nuit partant de Paris-Montparnasse à 21 h. 15 et arrivant à Royan à 8 h. 14.

Dans l'autre sens : 1<sup>o</sup> Train de jour partant de Royan à 7 h. 43 et arrivant à Paris-Montparnasse à 20 h. 4; 2<sup>o</sup> Train de nuit partant de Royan à 19 h. 55 et arrivant à Paris-Montparnasse à 7 h. 10.

**BALLON complet 9.95 EXTENSEUR** Gants de boxe et tous articles de sports et militaires à Prix réduits spéciaux pour les Poilus.

**ELIMS PIERRE** 10, faubourg Montmartre et 162, avenue de Malakoff, Paris. Fait sacrifices et vend sans bénéfice.

**BIJOUX** COMPTOIR ARGENTIN **ACHAT** 25, Rue Caumartin.

**SAVON TRICAP** SANS ACIDE Nettoie tout. Purifie tout.

Absorbe : Huiles, Graisses, Cambouis, Coaltar. **ANTI-PARASITAIRE** Recommandé pour envois au front. 1.25 le tube, dans tous les Grands Magasins. Vente en Gros : 1, r. Taitbout, Paris. Tél. Berg. 40.34.

Pour nos Soldats **CHOCOLAT** des GOURMETS

Fabrication française perfectionnée. Vendu partout en tablettes, bâtons ou poudre.

Pour avoir **qualité et quantité** exigez les **plats cuisinés** et les **mets froids** *Amieux-frères* **PORTANT LA DEVISE : TOUJOURS A MIEUX** en boîtes de 125 gr., 250 gr. et 500 gr.

**VIN FIN** de France, les 216 litres, 1<sup>re</sup> et 2<sup>de</sup> (Ech. Grat.) 188<sup>fr</sup> **VIEUX** dessert 1<sup>er</sup> 60 la Bouteille - Mousseux 1<sup>er</sup> 40 FROMONT, Villefranche-Beaujolais (Rhône).

**SAVON DENTIFRICE VIGIER** Le Meilleur Antiseptique. 31, rue de la Harpe, 12, B<sup>is</sup> Bonne-Nouvelle, Paris

**Képhaldol** Comprimés souverains contre les **Névralgies**

Les névralgies, sciaticques, migraines, maux de reins, rages de dents, rhumatismes sont vite calmés et guéris par le Képhaldol : spécifique absolument inoffensif et sans rival. **J. RATIE**, ph<sup>en</sup>, 45, rue de l'Echiquier, Paris et toutes Pharmacies. Le grand tube 3 fr. 50. La petite boîte 0 fr. 50

**EAU VERTE DE MONTMIRAIL** (VAUCLUSE) LE PURGATIF FRANÇAIS

**la Blédine** JACQUEMAIRE

**L'ALIMENT FRANÇAIS** des Enfants, des Surmenés, des Vieillards des Convalescents et de ceux qui souffrent de l'estomac ou de l'intestin.

ADMISE DANS LES HÔPITAUX MILITAIRES Pharmacies, Herboristeries, bonnes Epicerie.

**2<sup>e</sup> la Boîte** contenant 400 g<sup>net</sup> de farine délicate DEMANDEZ UN ECHANTILLON GRATUIT aux Etablissements JACQUEMAIRE, Villefranche (Rhône)

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 19, rue Cadet, Paris. — Volumard.

**PNEUS A CORDES PALMER** (CRÉATEURS DE LA CHAPE TROIS NERFURES) 24, boulevard de Villiers, Levallois-Perret (Seine)

## Urétrites

**PAGÉOL**

ANTISEPTIQUE ÉNERGIQUE des VOIES URINAIRES

Guérit vite et radicalement **Supprime douleurs**

ÉVITE TOUTE COMPLICATION

Comm. à l'Académie de Médecine par le Professeur LASSABATIE, Médecin principal de la Marine, anc. Prof. à l'Ecole de Médecine navale.

Laborat. de l'URODONAL, 2<sup>me</sup>, Rue de Valenciennes, Paris. 1/2 Boîte : franco 6 fr.; Grande Boîte : 10 fr.; Etranger 7 et 11 fr.

## Les Maladies de la Femme

Toutes les Maladies dont souffre la Femme proviennent de la mauvaise circulation du sang. Quand le sang circule bien, tout va bien : les nerfs, l'estomac, le cœur, les reins, la tête, n'étant pas congestionnés, ne font point souffrir. Pour maintenir cette bonne harmonie dans tout l'organisme, il est nécessaire de faire usage, à intervalles réguliers, d'un remède qui agisse à la fois sur le sang, l'estomac et les nerfs, et seule la

## Jouvence de l'Abbé Soury

peut remplir ces conditions, parce qu'elle est composée de plantes sans aucun poison ni produits chimiques, parce qu'elle purifie le sang, rétablit la circulation et décongestionne les organes.

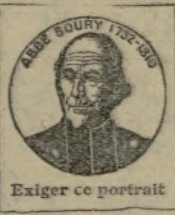
Les mères de famille font prendre à leurs fillettes la Jouvence de l'Abbé Soury pour leur assurer une bonne formation. Les dames en prennent pour éviter les migraines périodiques s'assurer des époques régulières et sans douleur.

Les malades qui souffrent de **Maladies intérieures**, **Pertes blanches**, **Mérites**, **Fibromes**, **Hémorragies**, **Tumeurs**, **Cancers**, trouveront la guérison en employant la Jouvence de l'Abbé Soury.

Celles qui craignent les accidents du **RETOUR D'ÂGE** doivent également faire une cure avec la Jouvence de l'Abbé Soury pour aider le sang à se bien placer, et éviter les maladies les plus dangereuses.

La Jouvence de l'Abbé Soury 3 fr. 75 le flacon dans toutes les Pharmacies, 4 fr. 35 franco; les 3 flacons, 11 fr. 25 franco contre mandat-poste adressé Pharmacie Mag. DUMONTIER, à Rouen.

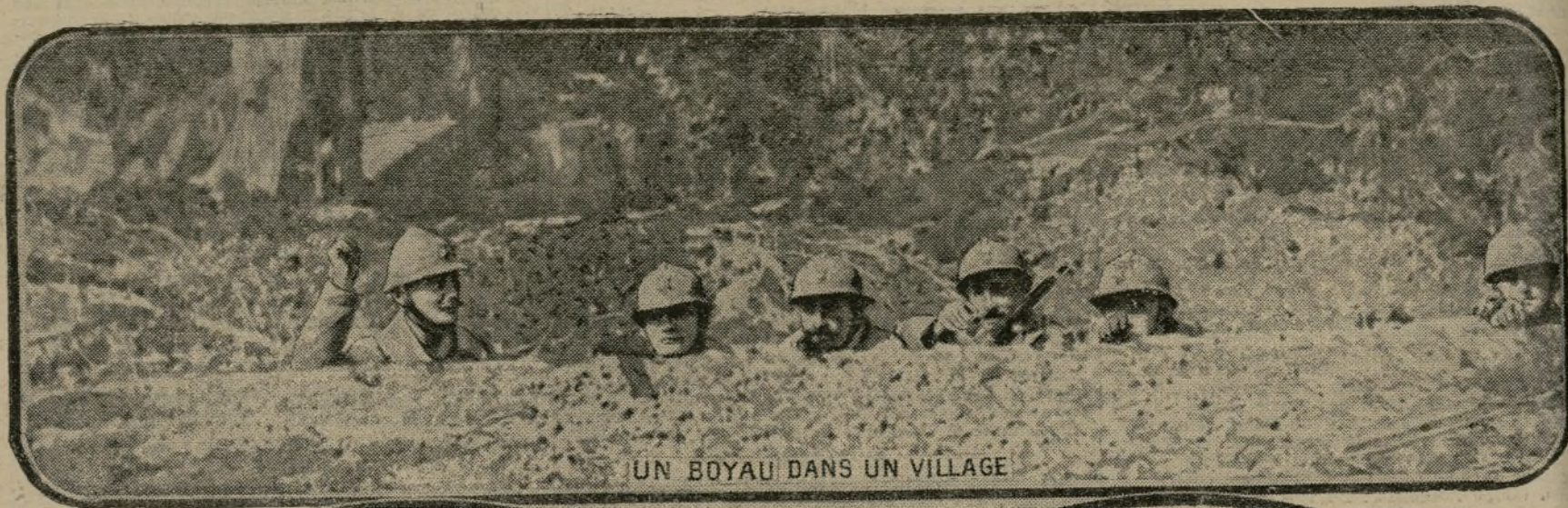
(Notice contenant renseignements gratuits.) 84



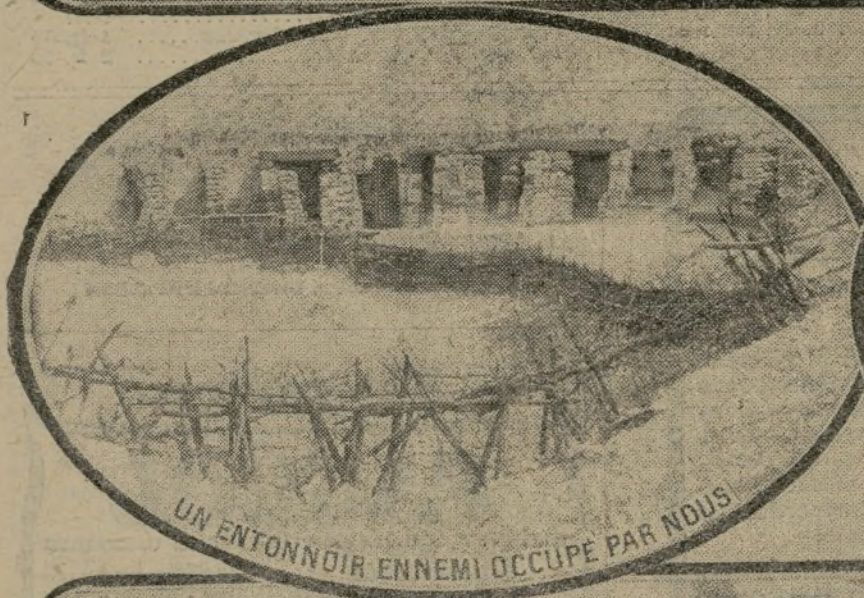
Exiger ce portrait



## Près de T..., les nôtres fortifient leurs positions



UN BOYAU DANS UN VILLAGE



UN ENTONNOIR ENNEMI OCCUPÉ PAR NOUS



TRANCHEE PRISE À L'ENNEMI



A UNE HALTE NOS POILUS REMPLISSENT LEURS BIDONS

C'est près de T..., en Champagne. Des combats terribles s'y déroulèrent pendant de longs mois, et, finalement, le 25 septembre dernier, les Français enlevèrent toutes les premières lignes ennemies. Depuis, l'accalmie s'est faite : les nôtres en ont profité pour organiser solidement leur conquête. Maisons en ruines, entonnoirs, retranchements abandonnés, tout a été utilisé par nos soldats. Et c'est de ces nouvelles positions qu'un jour ils s'élanceront à nouveau, et, cette fois, pour repousser définitivement les hordes du kaiser.